

*Bibliothèque numérique*

**medic @**

**Delafouchardière, A.. François-Hilaire  
Gilbert. Sa vie, sa correspondance**

*Chatellerault : chez Ducloz et Varigault, 1843.*

*Cote : Médiathèque François Mitterrand / Poitiers DP  
350*

GILBERT.

S. P.

1843

1843

1843

1843

1843

1843

1843

1843

1843

FRANÇOIS-HILAIRE

**GILBERT,**

Membre de l'Institut et du Corps Législatif,  
Professeur et Directeur-Adjoint à l'École vétérinaire d'Alfort,  
Membre du Conseil d'Agriculture au Ministère de l'Intérieur.

SA VIE,  
SA CORRESPONDANCE.

PAR  
A. DELAFOUCHARDIÈRE.



CHATELLERAULT,  
CHEZ MM. DUCLOZ ET VARIGAUT, LIBRAIRES,  
ET A L'IMPRIMERIE DU COMMERCE.

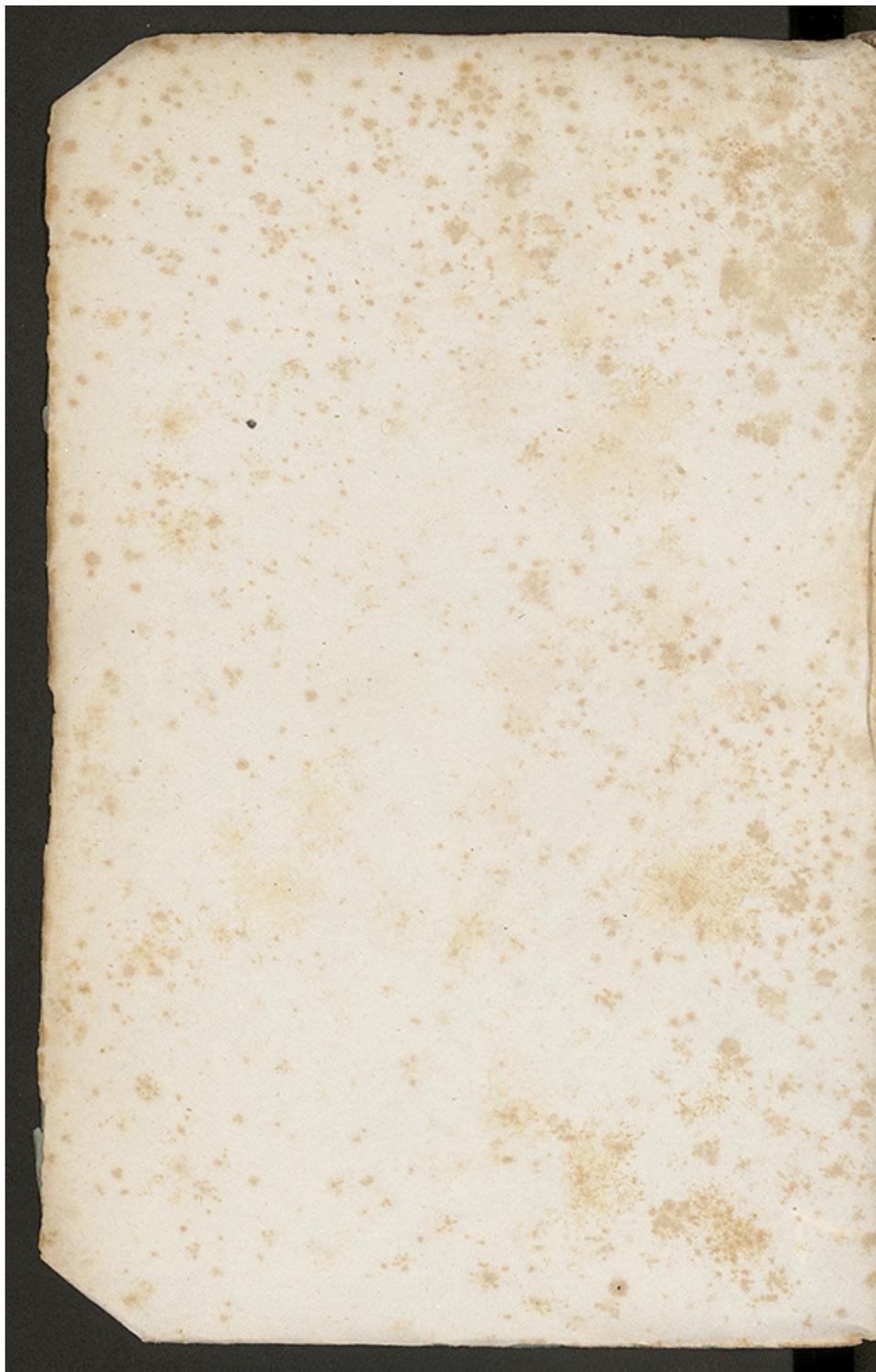
1843.

IMP. D. P. COLLET-DROUIN

50

Er. 6. No. 3

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10cm







FRANÇOIS-HILAIRE  
**GILBERT.**

SA VIE,  
SA CORRESPONDANCE.

PAR

A. DELAFOUCHARDIÈRE.



CHATELLERAULT,

CHEZ MM. DUCLOZ ET VARIGAULT, LIBRAIRES,

ET A L'IMPRIMERIE DU COMMERCE.

1843.

FRANÇOIS-HILAIRE

GILBERT.

SA VIE

SA CORRESPONDANCE.

PAR

A. DEBROUILLARDÈRE.



CHEZ MM. DEQUOZ ET VARIÉGOLLE, LIBRAIRES,

ET À LA BIBLIOTHÈQUE DU GOUVERNEMENT.

1843.

A M<sup>ME</sup>. CHESNEAU-LATOCHE,

Née GILBERT.



Si je viens à toi, ce livre en main,  
et que je te dise combien je serais  
heureux de te l'offrir, s'il ne devait  
éveiller des souvenirs aussi doulou-  
reux que l'objet t'en fut cher; si je  
reconstitue, par le récit et par quel-  
ques fragments d'une correspondance  
éparpillée, la vie à la fois intime et  
publique de ton frère, si heureuse-

ment né , si laborieusement monté jusqu'aux sommités sociales , et mort sur la terre étrangère , apôtre des sciences agricoles et industrielles qu'il servait ; me pardonneras-tu de remuer actuellement au fond de toi-même tant de regrets et de douleurs ?

Car , de cette famille autrefois nombreuse et si heureuse avec tous les enfants qui s'élevèrent à son foyer, toi seule actuellement restes debout en ce monde. Et quand le sort a tant frappé tout autour de toi , que le temps seul et le silence ont pu atténuer, sans l'effacer, la trace profonde de tant de pertes et de tant d'absences , comment pourrai-je ne pas ra-

viver tout ce que ces blessures doivent faire souffrir encore en se r'ouvrant ?

Ce qui me rassure pourtant à cet égard, c'est que toi-même, au milieu de tous les soins que tu donnais à mon enfance, ne craignis jamais de confier à ma mémoire ces tristes récits d'un passé dont ton cœur était trop plein. Hélas ! pour peu qu'on avance assez loin dans la vie, ne sait-on pas ce qui s'amasse de tristesse et d'amertume à la vue de tant d'êtres et d'affections qui tombent successivement à nos côtés ! Ne sait-on pas aussi que, durant tout le cours de ces longs chagrins qui nous en restent, c'est dans l'expansion même de sa plénitude

a

que la pensée trouve quelque soulagement?

Ainsi nourrissais-tu mon cœur de ces intimes souvenirs qui soulageaient le tien. Et quand, parmi tous les absents, Gilbert, ton frère, si bon, au caractère si pur, venait prendre sa place dans tes récits, moi j'écoutais avec respect et retenais avidement dans ma pensée les traits saillants de sa bonté, comme de son élévation d'âme et de savoir.

Et puis quand, à tout ce que tu me disais de sa vie, j'ai pu joindre des faits importants recelés dans les feuillets épars de sa correspondance et de ses ouvrages, toute cette belle

existence s'est recréée devant moi, pour ainsi dire, et j'ai dû l'honorer alors dans son ensemble assez complet.

De là ce projet aujourd'hui réalisé de chercher à faire connaître aux autres, quand je l'admirais tant moi-même, cet homme marquant déjà si glorieusement au début de sa vie, et ne devant qu'à sa courte carrière, interrompue longtemps avant l'âge, le malheur de n'avoir pas été plus utile encore à la science comme à son pays. Frappé à l'instant même où ses travaux, ses recherches et son savoir étaient dans toute leur force et leur puissance, les matériaux amassés de

toutes parts et avec tant de soins sous cette main active, ont dû rester sans cohésion et sans ensemble déterminé. Tant de notes et de manuscrits qu'a laissés Gilbert se rapportaient certainement au plan de quelque grand ouvrage, et tous ces préliminaires scientifiques, auxquels il ne manque plus que l'unité de la pensée qui les a conçus, resteront désormais sans que personne ait la force ou la volonté de les utiliser. Et cependant si quelques premiers essais, tout au début de sa vie, si quelques ouvrages, quelques mémoires et des luttres victorieuses devant les différents corps savants l'élevèrent, par leur publicité, au rang

qu'il sut atteindre, jusqu'où seraient donc allés son nom et sa gloire si le temps n'était venu lui faire défaut, et s'il eût pu terminer et produire tant de travaux bien autrement importants qui demeurent ébauchés, oubliés et perdus ?

Mais que peuvent aujourd'hui des regrets contre le sort qui s'est accompli ! Prenons l'homme tel qu'il fut et non tel qu'il aurait pu être si d'inexorables circonstances ne l'eussent arrêté. Aussi bien sa part d'honneur et de gloire est déjà belle, et quand on l'a vu, malgré les rudes épreuves d'une vie aride et précaire, s'élever de lui-même aux honneurs de l'Institut

et du corps législatif, nous pouvons bien déplorer la fin prématurée d'une existence si pleine et qui promettait tant encore; mais il faut surtout lui tenir honorablement compte de ce que, dans ses limites si restreintes, cette existence sut tout au moins accomplir.

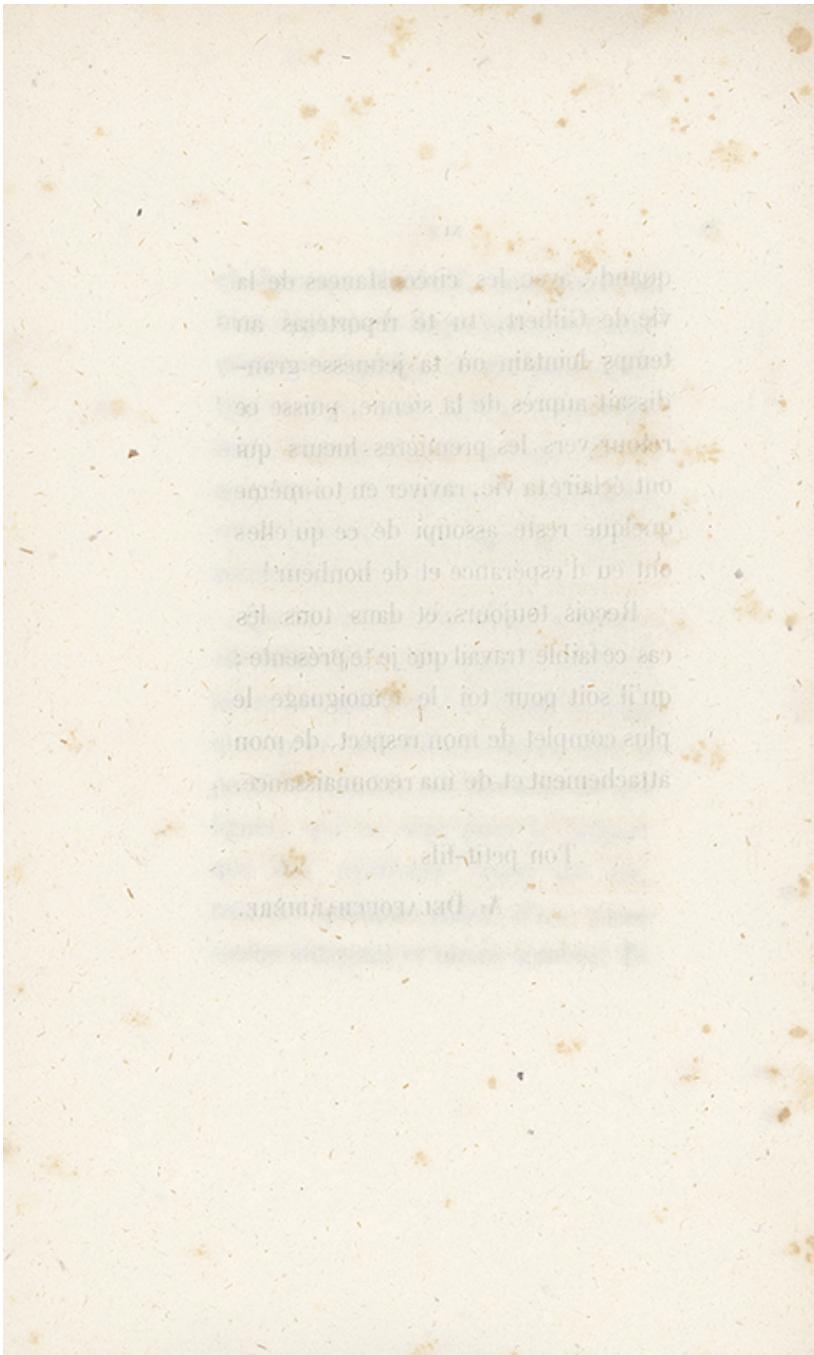
Que le renom d'un frère glorieux adoucisse donc ici, pour la seule de ses sœurs qui resté, le deuil si long que, pour tant d'êtres chéris, elle a porté! Puisses-tu sur chacune de ces lignes, qui ne sont pour la plupart que des souvenirs venus de toi, trouver quelque reflet d'un passé moins attristant et moins sombre! Et

quand, avec les circonstances de la vie de Gilbert, tu te reporteras au temps lointain où ta jeunesse grandissait auprès de la sienne, puisse ce retour vers les premières lueurs qui ont éclairé ta vie, raviver en toi-même quelque reste assoupi de ce qu'elles ont eu d'espérance et de bonheur !

Reçois toujours et dans tous les cas ce faible travail que je te présente ; qu'il soit pour toi le témoignage le plus complet de mon respect, de mon attachement et de ma reconnaissance.

Ton petit-fils,

A. DELAFOUCHARDIÈRE.



## FRANÇOIS-HILAIRE GILBERT.

SA VIE, SA CORRESPONDANCE.

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA VILLE  
DE  
POITERS.

François-Hilaire Gilbert, membre de l'Institut et du Corps législatif, professeur et directeur-adjoint de l'école vétérinaire d'Alfort, membre du conseil d'agriculture au ministère de l'intérieur, est né à Châtellerault le 18 mars 1757. Fils de Gilbert, procureur du roi à l'élection, et de Marie Baudy, il était le quatrième de sept enfants qui composèrent cette famille et le plus âgé des deux garçons. Son père, éminemment pieux, avait conservé des anciennes traditions cette austérité hautaine qu'on dit patriarcale, et cette dignité

sévère, trop sévère peut-être, des chefs de famille aux siècles passés. Cette rigidité, quoiqu'affectueuse et profondément aimante, n'en pesait pas moins sur tout ce qui l'entourait ; les cinq filles s'élevèrent en silence, le plus jeune fils, surnommé la Plante, eut le malheur de désertier la maison paternelle, et Gilbert, notre Gilbert, qui devait être plus tard un homme si bon, si spirituel, si savant, immola aux exigences positives de la vie ce que les commencements en avaient d'irritant et de trop dur.

Il eut le bonheur de comprendre, lui, qu'à côté de cette direction paternelle, acerbe et impérieuse, une influence plus douce allait s'élever et le soutenir ; qu'immédiatement au dessous de la rigidité du chef de la famille il y avait pour lui le cœur de sa mère, et que ce cœur, tout de tendresse, d'effusion et de dévouement, avait

le remède à toute amertume, et des germes de consolation pour toute la vie. Aussi, dans cette existence que je retrace, dans cette existence si remplie et malheureusement si tôt remplie, verrons-nous toujours marcher de front, et comme se compensant l'un l'autre, le stoïque attachement du père et l'ineffable amour d'une mère, qui n'a d'autre soin que d'adoucir et rendre plus aisé tout ce qui se rapporte à ses enfants.

Le jeune Gilbert commença ses études au collège de Châtellerault. Son imagination était précoce, et le travail, en raison de son aptitude et de sa facilité grandes, ne lui coûta jamais d'efforts. Il primait dans ses classes qu'il montait une à une, et si ce fait n'est pas toujours un présage certain de supériorité pour le reste de la vie, c'est du moins un indice assez favorable que Gilbert justifia complètement. S'il

était le plus fort de sa classe, il en était aussi le plus laborieux, et cela résulte de ce fait que seul il se chargeait souvent du travail de tous ses camarades, et que son *devoir fini*, il faisait encore celui des autres. Ceci le mettait en grande estime au collège parmi tant de jeunes gens qui ne demandaient pas mieux que de rien faire sans que les professeurs s'en aperçussent. Personne autre, en effet, que les intéressés ne soupçonnait la supercherie, tant Gilbert savait varier facilement sa manière de faire pour chacun de ses camarades ; à tel point que, lors des compositions pour les primautés, il était l'arbitre des places qui devaient échoir à chacun à raison du plus ou moins de fautes que volontairement il leur faisait faire.

C'est ainsi que le jeune homme, dans le collège du pays natal, arriva jusqu'à la fin de ses humanités. Son père alors dé-

cida qu'il l'enverrait sur un autre théâtre tenter des succès jusqu'à présent pour lui si faciles, et c'est à l'un des collèges de Paris qu'il l'adressa.

Paris! Alors comme aujourd'hui c'était le centre de toute lumière, le point de départ de toute carrière qui devait s'élever, le but de toute imagination ambitieuse, et l'espoir des talents de toute sorte qui avaient courage et foi dans l'avenir. A cette époque où les communications étaient si difficiles, si dispendieuses et si peu sûres; où l'on ne risquait pas un tel voyage sans faire son testament, bien peu de jeunes gens des provinces et surtout de la province de Gilbert, allaient tenter la gloire ou la fortune sur cette terre qui leur était acquise. Il fallut à son père une perspicacité grande, ou bien une ambition instinctivement aventureuse pour se dessaisir ainsi de lui, et le confier sur la foi du

sort à ce pavé brûlant de la capitale.

Le jeune homme fit ses adieux et partit. Il était adressé là bas à un M. Villette, que connaissait l'un des amis de son père, et c'est ainsi que, léger d'argent, sans autre refuge à l'arrivée que la protection incertaine de cette incertaine connaissance, il chemina jusqu'à Paris.

M. Villette heureusement se trouva être un homme d'obligeance extrême qui d'abord prit Gilbert en grande estime et plus tard en grande amitié. Gilbert, en effet, portait l'un de ces heureux caractères qui préviennent toujours en leur faveur et font trouver presque partout des visages amis. Vif, enjoué, spirituel, il avait dans les traits quelque chose qui prévenait pour lui-même, et cette première impression favorable étant donnée, il trouvait dans les qualités de son cœur les moyens infail- libles de se faire estimer et chérir. Aussi

devint-il presque aussitôt l'un des amis les plus recherchés de la maison Villette, il n'eût tenu qu'à lui de s'y établir complètement, et c'est avec la plus grande peine qu'on le quitta lorsqu'enfin il fallut le mettre au collège.

Il écrivait à son père le 27 septembre 1773 :

« J'ai passé huit jours chez M. Villette, »  
» et peut-être m'en blâmez-vous. Je puis »  
» vous assurer que j'ai allégué les prétextes les plus honnêtes pour m'en dispenser, mais inutilement. On m'a pris par l'endroit le plus faible. M. et M<sup>me</sup> Villette m'ont demandé si je me plaisais plus dans la compagnie de mes camarades que dans la leur, et qu'en ce cas ils ne voulaient point me forcer, mais que si je pensais autrement, il n'y avait aucune raison pour me dispenser de rester avec eux. »

Gilbert, si nouveau venu à Paris et encore assez enfant, s'étonne de tout ce qu'il entend dire. Il n'est pas de petite nouvelle dont il croie pouvoir se dispenser de faire part à son père.

« Les Jésuites viennent d'être cassés par un bref du pape. Le roi, qui, à la chasse, a vu tomber le tonnerre à ses pieds, a fait vœu de venir à Sainte-Geneviève et à Notre-Dame. La route d'Orléans est couverte de voleurs qui arrêtent et tuent les gens. Le bruit court que le Parlement rentrera bientôt dans ses biens mais non pas dans ses fonctions. Voilà tout ce que je puis vous apprendre.»

C'est au collège Montaigu que M. Vilette établit Gilbert, mais le jeune homme éprouve là peut-être la première humiliation de sa vie, car lui qui venait de faire ses humanités et qui avait toujours été le

plus fort de sa classe en province est mis en quatrième à Paris. Jamais encore l'amour propre de l'élève n'avait été blessé comme il le fut à cet évènement inattendu. Rien n'avait pu lui faire pressentir cette chute soudaine du faite à des degrés moins élevés ; les éloges qu'il avait toujours reçus, ses succès jusqu'alors et la supériorité marquée qu'il s'était reconnue en lui-même sur ses camarades de la province, tout avait concouru pour ne pas amener en lui la moindre idée qu'à Paris même il pouvait être inférieur. Il se crut victime d'une grande injustice, s'en prit au collège en général, au régent de sa classe en particulier et se brouillant sérieusement avec ce dernier, la place pour lui ne fut bientôt plus tenable.

Les bons conseils et l'intervention de

M. Villette ne purent ramener Gilbert à la soumission de l'écolier. L'étude lui devint impossible et son régent ne la lui rendit pas plus facile ; une rupture fut dès lors inévitable et l'élève dut quitter le collège.

M. Villette était fort en peine pour annoncer au père ce qui se passait à l'égard de son fils. Il savait bien, et le jeune homme savait mieux encore, tout ce que la sévérité paternelle allait lui renvoyer de reproches et de dures remontrances. N'importe, Gilbert préféra cette alternative à l'humiliation qu'il croyait subir et s'en remit, pour apaiser son père, à l'intervention de son protecteur.

Les reproches sur lesquels il comptait ne lui manquèrent pas en effet. Ils lui vinrent d'autant plus amers, que le père crut alors voir s'effacer tout à coup les espérances qu'il avait fondées sur l'avenir de

son fils, et de plus cette cause principale de son chagrin profond n'excluait pas une autre idée sensible aussi, quoique secondaire, celle de la perte sans résultat des sacrifices pécuniaires auxquels il s'était résigné.

Les assurances du jeune homme et surtout celles de M. Villette, le temps enfin, ce grand modérateur de toutes les fougues humaines, ramenèrent la paix sur toutes ces choses, et quelque temps après être sorti de Montaigu, Gilbert entra dans un autre collège : le Cardinal-Lemoine.

C'est encore en quatrième qu'il fut mis. Mais ici son orgueilleuse susceptibilité s'en offensa moins. Il avait cruellement appris à douter de lui-même, et bien qu'en entrant à ce nouveau collège, il eut un peu compté sur la réparation de l'injustice qu'il avait cru recevoir à Montaigu, la nouvelle décision fut acceptée par

lui sans réclamation comme sans résistance. Il comprit que désormais le travail seul et l'aptitude pouvaient lui faire regagner tout le terrain perdu. Le courage lui manqua d'autant moins qu'il avait à tenir autant envers son père qu'envers lui-même des engagements d'autant plus sérieux que tout son avenir désormais y était attaché.

■ Son intelligence était grande, nous le savons, il aimait le travail, qui pour lui était toujours facile; il eut bientôt et en peu de temps traversé toutes les classes dont on l'avait fait descendre, et ses humanités finies, bien finies cette fois à Paris, toutes les professions lui furent ouvertes, mais le choix pourtant ne lui fut pas laissé.

■ Le père de Gilbert l'informa qu'il eût à devenir avocat, et le jeune homme, quoique fortement contrarié, n'osa rien alléguer contre cette décision. Sans murmure,

sinon sans répugnance, il se mit à travailler chez un procureur de la rue Saint-Jacques. Ce genre d'études était complètement opposé aux goûts et à la vocation qui devaient plus tard l'emporter dans une autre voie; aussi consuma-t-il là plusieurs années de sa vie sans résultat satisfaisant. L'étude des lois était bien loin alors de ce qu'elle est devenue désormais. L'admirable unité actuelle de nos codes n'existait pas en France : chaque province avait ses coutumes différentes sur beaucoup de points, chaque parlement avait sa jurisprudence plus différente encore, et l'étude sérieuse, au milieu de ce dédale inextricable, ne pouvait trouver d'autre aliment qu'une routine incertaine et la pratique abstraite et chanceuse des hommes d'affaires de ce temps-là.

Et pendant que Gilbert, sur l'ordre de son père, s'épuisait vainement à devenir

homme de palais, un événement bien douloureux jetait subitement sa famille dans la consternation. Son jeune frère La Plante, soit qu'il n'ait pu supporter l'austérité de la direction paternelle, soit qu'il cédât à l'empirement d'une imagination trop ardente, La Plante eut le malheur de désertier le toit de sa famille, et sans laisser trace de lui-même, de s'enrôler dans un régiment.

Cette nouvelle, qui parvint au jeune Gilbert, à Paris, le jeta dans la désolation. Il aimait tendrement ce frère, et son cœur, aussi bon, aussi grand qu'il était affectueux et dévoué, lui suggéra tout aussitôt de tenter toutes les recherches possibles sur le sort du malheureux fugitif et tous les moyens de persuasion possibles pour reconquérir à l'enfant prodigue l'affection d'un père irrité.

Il écrivait à ce père le 2 novembre 1779 :

» Mon coupable et encore plus malheu-  
» reux frère n'a-t-il pas donné de ses  
» nouvelles? Je n'y pense point sans le  
» chagrin le plus amer. Après m'être  
» adressé vainement à Saint-Jean-d'An-  
» gély et au Port-Louis, j'ai pris le parti  
» d'écrire au major du régiment dans le-  
» quel je le crois être. Je l'ai prié de faire  
» remettre à mon frère, dont j'ai donné  
» le signalement, une lettre que j'ai mise  
» sous la même enveloppe; j'attends la  
» réponse.»

Le 6 décembre de la même année, Gil-  
bert écrivait encore :  
« Après avoir épuisé tous les moyens  
» de faire parvenir de mes nouvelles à  
» mon frère et d'apprendre des siennes,  
» je désespérais d'y réussir. Mais il y a  
» huit jours, le facteur me remit une let-  
» tre timbrée de Lorient. Je reconnus son  
» écriture et me hâtai de l'ouvrir. Il m'y

» témoigna le repentir le plus sincère de  
» sa faute, la douleur la plus amère du  
» chagrin qu'il vous a causé ; enfin il pa-  
» rait sentir bien vivement l'étendue des  
» avantages dont il s'est privé et des pei-  
» nes dans lesquelles il s'est engagé vo-  
» lontairement. Il assure que s'il a le bon-  
» heur de sortir d'esclavage, il réparera  
» par la conduite la plus régulière les  
» écarts dans lesquels sa jeunesse et sa  
» dissipation l'ont jeté. Il ne demande  
» point pourtant cet excès de faveur de  
» votre part, il ne réclame pour le pré-  
» sent que le retour de votre tendresse et  
» quelques légers secours dont il a grand  
» besoin.....  
» Je me dispense, mon cher père, de  
» plus longues réflexions ; votre tendresse  
» et votre prudence vous inspireront le  
» parti que vous avez à prendre, et j'at-  
» tendrai votre réponse avec la plus vive

» impatience, elle m'est absolument néces-  
» saire pour écrire à mon frère. Quel  
» plaisir pour moi si je puis lui donner la  
» douce satisfaction de savoir qu'il a re-  
» couvert l'amitié de sa famille ! J'ai une si  
» forte tentation de lui annoncer cette heu-  
» reuse nouvelle que je lui écrirais sur le  
» champ si je croyais attendre longtemps  
» cette réponse. Si sa lettre fût venue quel-  
» ques jours plus tôt, je me serais bien  
» gardé de faire une dépense dont, à la  
» plus grande rigueur je pouvais encore  
» me passer. J'ai fait faire un habit d'un  
» fort bon drap d'Elbeuf couleur gris de  
» fer à 18 l. l'aune ; une veste de tricot,  
» une culotte de prune. Le tout, en  
» comptant les façons, m'a coûté 3 louis.  
» J'ai acheté une paire de bas de soie, 12  
» livres. »

Tout le cœur de Gilbert se révèle ici dans  
cette effusion de l'amitié fraternelle et té-

moigne non seulement de ce qu'il aurait voulu pouvoir donner, mais encore de l'exiguité de ressources dans laquelle il se trouvait lui-même.

Son père, en effet, quoiqu'ayant une aisance assez grande, se voyait sept enfants, et restreignait toujours sa dépense, dans la prévision que tôt ou tard ses revenus ne suffiraient pas. Gilbert ne recevait donc à Paris que des secours tout-à-fait minimes, et ce n'était qu'à force de privations qu'il parvenait d'une année à l'autre. Ce fait ressort de ce qu'il écrivait le 18 janvier 1780, et à propos de la guerre de cette année.

» Je maudis de bon cœur la funeste  
» guerre qui, en interrompant tout com-  
» merce, fait trouver la détresse au sein  
» même de l'abondance. Je n'ai pas le sou  
» et pourtant j'ai tous les jours besoin de  
» mille choses. Je ne demande pas d'ar-

» gent pourtant; tous les sacrifices ne sont  
» rien pour moi en comparaison de celui  
» de vous en voir faire. Il n'est pas de pri-  
» vations auxquelles je ne me résigne avec  
» plaisir pour vous en épargner.

» On n'entend parler que de combats  
» sanglants entre les flottes de M. de Gui-  
» che et de l'amiral Rodnay. Les hommes  
» me paraissent bien insensés de traverser  
» des mers immenses pour égorger des  
» hommes ou se faire égorger par eux.

» On me laisse à un louis un habit et  
» une veste d'un fort beau drap noir, qui  
» n'a été que peu porté et qui n'aurait be-  
» soin que d'être refait pour me convenir  
» parfaitement. Je laisse avec peine échap-  
» per cette occasion, je n'ai jamais tant  
» regretté de n'avoir pas d'argent.»

Mais ce n'était pas sans de graves pré-  
occupations que Gilbert se voyait de plus  
en plus avancer dans une carrière qui lui

était antipathique. Il s'inquiétait souvent, puis écrivait timidement et tristement à son père : 23 juin 1780.

» L'incertitude de l'avenir se joint à mes  
» inquiétudes de chaque jour et achève de  
» détruire un bonheur dont je pourrais  
» jouir à certains égards.

» J'ignore comme vous si je réussirai  
» dans la profession d'avocat, tout ce que  
» je puis assurer, c'est que je n'oublierai  
» rien pour y parvenir. Je croirais même,  
» si mon amour-propre ne me fait illu-  
» sion, je croirais, dis-je, pouvoir comp-  
» ter en quelque façon sur le succès, si la  
» partie mécanique de mon état ne me  
» faisait perdre beaucoup de temps qui  
» pourrait être employé plus avantageuse-  
» ment.

» Mais ce sont des circonstances impé-  
» rieuses auxquelles je sais qu'il faut céder  
» sans se plaindre. J'éprouve que la for-

» tune influe plus sur le talent que je l'au-  
» rais cru, et que sans elle il est très dif-  
» ficile de devenir un orateur un peu cé-  
» lèbre. Je n'oublierai rien d'ailleurs pour  
» suppléer à ce défaut de fortune, s'il est  
» possible de le faire par le travail. En  
» outre de l'avantage personnel que j'y  
» trouve, je sais bien que c'est le véritable  
» moyen de vous prouver, mon cher père,  
» l'amour, le respect et la reconnaissance  
» que je vous porte.»

En suivant Gilbert dans cette voie de la  
procédure qui lui prend les plus belles an-  
nées de sa vie, nous le trouvons toujours  
luttant à la fois contre les privations et  
les dégoûts. Il sait, car il a le cœur droit  
et bon, qu'il doit à son père respect et  
soumission absolue, que son devoir est  
d'obéir d'abord, et de soumettre sa raison  
et ses penchants à l'expérience paternelle  
qu'il présume toujours être pour les cho-

ses de la vie, plus sûre et plus éclairée que la sienne. Ses premiers regards, ses premiers vœux, ses premiers rêves d'avenir avaient été, dès sa sortie du collège, pour une autre branche des connaissances humaines. L'étude des sciences naturelles qu'il n'avait fait qu'entrevoir était venue bien souvent enthousiasmer son imagination incandescente, et s'il eût été libre de choisir son état, il aurait embrassé tout d'abord la profession de médecin, qui touche par tant de points à la connaissance de la nature, à l'objet de toute son ambition. Mais son père avait dit autrement, et Gilbert obéissait sans murmure comme sans prédilection aucune, lorsqu'un enchaînement de petits incidents vint tout déranger dans l'ordre établi, ou plutôt remettre toutes choses dans l'état à peu près qu'avait tant souhaité le pauvre jeune homme. Il était toujours resté l'ami de la

maison Villette, il y dînait souvent, y passait presque tous ses jours de fête. Là se trouvait comme lui un autre ami de la maison, homme aussi bon qu'il était modeste et savant dans sa partie, M. Chabert, directeur de l'école vétérinaire d'Alfort. Gilbert s'était lié étroitement avec lui. Ces deux hommes, l'un déjà mûr, et l'autre adolescent encore, avaient compris cependant qu'entre eux existait une affinité puissante, et tous les deux sympathisant de cœur, d'idées et de sentiments, commencèrent une intimité bien grande qui devait durer toute leur vie.

Gilbert trouvait dans M. Chabert une affabilité sans bornes, un esprit éclairé et des conseils affectueux qu'une longue expérience acquise dans les affaires de la vie rendait d'autant plus sûrs. Et puis le clerc de procureur n'avait pas à parler ici de la chicane maudite ; avec le directeur de l'é-

cole d'Alfort il pouvait causer un peu des sciences naturelles, citer Buffon avec délices, se dire à lui-même qu'il était compris.

De son côté M. Chabert avait deviné dans son jeune ami tout ce qu'il y avait d'intelligence et tout ce que ses penchants marqués pouvaient recéler d'espoir pour la science qu'il affectionnait tant. Leur attachement réciproque naquit et se fonda sur ces bases, il chemina de la sorte entre la jurisprudence et l'histoire naturelle, jusqu'à ce qu'enfin de nouvelles circonstances vissent livrer les deux amis l'un à l'autre plus complètement et plus exclusivement encore.

Ces circonstances essentiellement futiles en elles-mêmes sont pourtant assez épineuses à déterminer dans un écrit sérieux. Cependant comme elles ont eu pour résultat dans la vie de Gilbert d'amener un revire-

ment complet de sa carrière, il est bien impossible de ne pas les mentionner ici.

Il est un âge où les passions de la tête et du cœur sont presque toujours en effervescence, et à certains égards le plus mince aliment leur suffit pour déborder. Amour, tu perdis Troie.... Les rapports fréquents de Gilbert avec une jeune personne du voisinage, autant que les occasions incessantes qui s'offrirent, amenèrent entre eux cette sorte de relations dont l'exubérance de jeunesse fait la base et que l'âge seul peut jamais expliquer ou excuser. Mais, en même temps, le procureur avait un fils à qui le bonheur de Gilbert préféré faisait envie. De là jalousie et mauvais procédés entre les deux jeunes gens. Le procureur, qui s'en aperçut, pria Gilbert, pour rétablir l'ordre et la paix aux abords de son étude, de chercher un

autre gîte et un autre Mécène en fait de chicane.

La position du pauvre clerc évincé se trouva dès lors on ne peut plus difficile. Comment annoncer à son père l'expulsion qu'il venait de subir et la cause surtout qui l'avait motivée ? Car ce père, nous le connaissons : l'austérité de ses habitudes et de ses idées religieuses ne lui laisse pas comprendre et encore moins excuser une étourderie de jeune homme. Et cette étourderie dont il fait un crime est d'autant plus impardonnable à ses yeux qu'elle entrave l'exercice de la profession à laquelle il avait voulu, par des sacrifices pécuniaires qu'il trouve énormes, rattacher l'existence de son fils.

Gilbert, au sortir de chez son procureur, refuse M. Villette, qui lui offre un refuge, et va se loger dans un grenier. Là, sans argent, sans secours et sans plus

rien de son père, sans autre appui, dans cette position précaire et désolante, que quelques lettres furtives de sa mère qui l'encourage en l'aimant toujours, il vend, pour pourvoir aux premiers besoins, le peu d'effets qui lui restent, et se met pour vivre à copier jour et nuit des écritures.

Le peu d'heures qu'il soustrait à ce travail forcé, c'est aux bibliothèques publiques qu'il les donne. Et ces heures pourtant, ainsi consacrées à son instruction, sont autant de privations qu'il s'impose dans les besoins de sa vie matérielle; car elles diminuent d'autant son salaire, et ce salaire est insuffisant. N'importe, il trouve en lui-même assez de force pour ne pas se décourager. Il travaille sans relâche, fait marcher à la fois ses écritures et ses études favorites, les sciences naturelles, il moissonne maigrement jour à jour, tout en semant pour l'avenir.

Et puis tous ses amis, dont son orgueil refusait obstinément les services, ne l'avaient pas abandonné. M. Chabert s'était encore plus identifié à son jeune ami depuis qu'il le voyait plus malheureux, et tous ses efforts tendaient à le sortir de cette position qui ne pouvait être longtemps tolérable même pour la plus forte organisation. Il était directeur de l'école vétérinaire d'Alfort, pourquoi Gilbert ne le suivrait-il pas dans cette carrière? non sans doute, pour en faire quelque jour un artiste de village, mais pour attacher cette intelligence active aux développements de l'art en général et spécialement à l'agriculture qui le touche par tant de côtés. Et puis cette école nouvellement fondée avait besoin de quelques sujets hors ligne pour sa prospérité future. Gilbert convenait à tous égards et rien ne fut négligé pour le décider en ce sens-là.

Le jeune homme aurait voulu être médecin, nous le savons, parce que dans cette carrière l'étude des sciences naturelles eût été ouverte à son ambitieuse curiosité. Mais il n'avait pas d'argent pour suivre cette voie, et son père se refusait à faire des sacrifices, alléguant la crainte qu'ils restassent encore sans résultat. On lui offrait une place d'élève vétérinaire, ce n'était pas tout-à-fait la réalisation de ses rêves, mais comme dans son idée la médecine en général, soit des hommes, soit des animaux, ne devait être pour lui qu'un cadre tracé pour les besoins positifs de son existence ; qu'au-delà et tout en même temps il avait pour ses besoins intellectuels toute la nature ouverte à ses recherches ; comme encore et pour raison essentiellement déterminante pour lui, ses études vétérinaires devaient être gratuites, il

l'illustrer.

accepta les propositions de M. Chabert et se prépara pour l'école d'Alfort.

Le père de Gilbert reçut cette nouvelle et ne donna ni son consentement, ni son refus, ni son argent. Le jeune homme se vit donc obligé de prendre tout sur lui-même et de pourvoir à tout. Il se présente hardiment à l'audience du premier ministre, M. Necker l'était alors ; et puis après avoir exposé sa position, ses projets et ses espérances, après avoir intéressé le ministre (M. Cuvier nous l'apprend) par la netteté de ses idées et le courage de sa résolution, il obtint ce qu'il demandait. Pour entrer à l'école il fallait être maître-ès-arts, Gilbert travaille, se présente au concours et conquiert ce grade ; il fallait encore subir un autre examen, cet examen est franchi comme l'autre, et le jeune homme voit enfin s'ouvrir à lui la carrière qui doit l'illustrer.

Il écrivait à son père à peu près réconcilié, le 6 avril 1781 :

« Votre tendresse m'est trop connue  
» pour douter que mon sort actuel ne  
» vous cause quelque inquiétude, j'ai dû  
» vous marquer que mon entrée à l'école  
» était fixée au premier avril, je suis ce-  
» pendant encore à Paris. La nécessité de  
» prendre le temps des examinateurs que  
» l'on m'a donnés pour m'admettre à la  
» maîtrise des arts m'a forcé de demander  
» un délai de huit ou dix jours. J'ai caché  
» sous un motif plausible le vrai motif qui  
» me le faisait demander ; je serais fâché  
» qu'on sût le dessein que j'ai de joindre  
» le titre de médecin d'hommes à celui  
» de médecin vétérinaire ; on pourrait  
» craindre que mon zèle ne fût plutôt di-  
» rigé par des vues personnelles que par  
» l'intérêt public, et je veux éloigner autant

» que je le pourrai un soupçon aussi in-  
» juste.

» J'ai subi jeudi un premier examen et  
» c'est demain que doit se faire le second.

» Je me suis assez bien tiré du premier et  
» le second n'est plus que de forme.

» C'est lundi prochain que je compte  
» m'établir à l'école.»

Le père de Gilbert se refusait toujours  
à prendre confiance dans la nouvelle pro-  
fession qu'embrassait son fils ; celui-ci lui  
écrivait d'Alfort, le 4 mai 1781 :

» J'ai beaucoup réfléchi sur les obser-  
» vations que vous me faites et je suis bien  
» éloigné de n'en pas connaître toute la  
» solidité. Je me suis fait avant d'entrer  
» à l'école toutes vos objections et de bien  
» plus fortes encore, mais j'ai vu que cet  
» état qui demande les plus grands talents  
» était beaucoup trop négligé. J'ai cru  
» qu'un homme laborieux et actif pourrait

» y faire des progrès et que ces succès  
 » pouvaient le conduire à la fortune. J'a-  
 » vais devant les yeux l'exemple de M.  
 » Chabert, directeur actuel de l'école, qui  
 » n'était réellement pas riche autrefois et  
 » qu'on dit jouir aujourd'hui de vingt-  
 » cinq mille livres de rente. J'avais l'e-  
 » xemple de son neveu qui n'a pas trente  
 » ans, qui est directeur particulier et jouit  
 » d'une fortune honnête. Il est vrai que  
 » c'est un homme de beaucoup de mérite,  
 » du moins il passe pour tel. *donnez*  
 » Je n'ai pas l'ambition de prétendre à  
 » ces places qui d'ailleurs sont occupées  
 » par des hommes jeunes qui vivront peut-  
 » être plus que moi ; mais je pense que  
 » je pourrais parvenir à celle de profes-  
 » seur. *il est très ordinaire de se tromper*  
 » J'ai d'ailleurs une double corde ten-  
 » due à mon arc : je prétends joindre la  
 » médecine humaine à l'art vétérinaire,

» et j'ai ici beaucoup de facilités pour faire  
» cette étude avec succès, car nous possé-  
» dons les plus beaux morceaux d'anato-  
» mie qui soient au monde. Si l'une de  
» ces parties ne me réussit pas, je me re-  
» tournerai vers l'autre, et, quelque chose  
» qui arrive, j'aurai acquis des connais-  
» sances qui me mettront à même de me  
» rendre utile et que rien ne pourra m'ô-  
» ter. Vous me parlez de la carrière des  
» finances, il s'en faut bien qu'elle soit  
» aussi noble dans mes idées qu'elle paraît  
» l'être dans les vôtres. D'ailleurs il n'a  
» pas tenu à moi d'y entrer; on n'obtient  
» des places qu'après avoir été longtemps  
» surnuméraire, ce qui coûte immensé-  
» ment. Et puis cet état n'a rien de sûr :  
» il est très ordinaire de se coucher avec  
» une bonne place et de n'être plus rien au  
» réveil.»

Mais à peine Gilbert, à l'abri de l'école

où tant d'ardeur et de courage l'anime, est-il un peu remis des orages qui l'avaient battu jusque-là, que des chagrins d'un autre genre viennent l'assaillir désormais. Son père est devenu gravement malade, et ce caractère déjà si âpre et si dur gagne encore en âpreté chagrine sous l'influence du mal qui se prolonge, s'aggrave et doit l'emporter quelque temps plus tard. Il sait bien que son fils, tout en vivant aux frais de l'établissement, ne peut pas malgré cela rester tout-à-fait sans ressources pécuniaires : de loin en loin il lui envoie quelque argent ; mais ce rare désintéressement est accompagné de reproches si durs, de pensées si amères et si poignantes, que le jeune homme paie bien cher de telles bontés. Il écrit le 21 juin 1782 :  
« O mon cher père, que ne pouvez-  
vous lire dans mon âme l'impression  
que votre lettre y a faite. Que vous

» changeriez bientôt de langage, et que  
» vous vous hâteriez de réparer votre in-  
» justice envers moi. L'état fâcheux dans  
» lequel vous vous trouvez me pénètre de  
» la douleur la plus vive; j'ai consulté des  
» hommes très éclairés, et le seul résul-  
» tat que je puisse tirer de mes démar-  
» ches, c'est qu'il est impossible d'asseoir  
» un jugement sain sur une maladie, sans  
» une connaissance particulière des cir-  
» constances qui l'ont précédée, de celles  
» qui l'accompagnent, et surtout du tem-  
» pérament de celui qui en est attaqué.  
» Je n'ai point encore reçu les 3 louis  
» que vous avez eu la bonté de m'envoyer,  
» ils n'étaient pas encore arrivés hier au  
» bureau. Il est impossible d'être plus  
» sensible que je le suis à cet effort que  
» vous avez fait pour moi. Mais permet-  
» tez aussi de vous faire observer, mon  
» cher père, que je ne mérite point les re-

» proches que vous me faites. Je suis si éloi-  
» gné de chercher à vous priver des moyens  
» de recouvrer votre santé, que je don-  
» nerais bien volontiers la mienne pour  
» le rétablissement de la vôtre, et si vous  
» doutez que cette assertion parte du fond  
» de mon cœur, je suis le plus malheu-  
» reux de tous les hommes.

» Permettez-moi d'ailleurs de vous faire  
» observer, mon cher père, que je n'ai  
» point demandé ce sacrifice de votre part,  
» et si cette circonstance doit ajouter à ma  
» reconnaissance, je ne puis croire qu'elle  
» doive m'attirer des reproches aussi hu-  
» miliants que ceux dont vous m'accablez  
» par votre lettre.

» Il est vrai que dans l'avant-dernière  
» lettre que j'eus l'honneur de vous écrire,  
» je vous exposai l'état de délabrement où  
» se trouvaient mes effets; mais par les  
» réflexions que je fis après, je renonçai

» complètement au projet de chercher à les  
» réparer. Quelque nécessaire que me soit  
» la somme que vous m'envoyez, elle me  
» fait infiniment moins de plaisir que vos  
» reproches ne me font de peine. Il n'est  
» point de sacrifice, tant pénible soit-il,  
» que je ne fasse avec joie pour vous don-  
» ner de moi une opinion un peu plus  
» favorable.»

Si ses rapports de famille n'étaient pas toujours sans amertume, la vie de Gilbert à l'intérieur de l'école n'était pas non plus exempte de difficultés qui surgissaient de temps à autre. Tous ses vœux, tout son travail, toute son application étaient absorbés désormais dans la carrière qu'il avait embrassée et qui suivait de si près les penchants de toute sa vie; mais sous ses pas, au milieu même de ses études, de petites intrigues, de petites rivalités menaçaient de faire de petites révolutions

d'intérieur, et sa position l'obligeait à d'autant plus de réserve que son état, que son avenir en dépendaient.

22 novembre 1782,

« M. l'Intendant a sur notre établisse-  
» ment des vues si hautes, si hautes que je  
» crains fort qu'il le culbute. Il fait des  
» dépenses immenses pour lui donner un  
» état extérieur, et paraît oublier abso-  
» lument ce qui seul peut lui donner de la  
» consistance, de former des hommes, de  
» les y attacher en les encourageant.

« Je dois beaucoup à M. Chabert, qui  
» ne laisse passer aucune occasion de dire  
» du bien de moi, et je n'oublie rien  
» pour mériter ces procédés.

« M. l'Intendant vient d'introduire à  
» l'école deux célèbres professeurs de la  
» faculté de médecine; cela forme un  
» schisme entre eux et M. Chabert. L'a-  
» mitié et la reconnaissance m'obligent à

» tenir au parti du dernier, mais j'ai  
» besoin de beaucoup de ménagements,  
» et ma position est fort délicate. L'inten-  
» dant paraît fort attaché à M. Chabert ;  
» mais il est en même temps l'âme dam-  
» née des médecins, qui le mènent. M.  
» Chabert est un homme franc qui ne peut  
» déguiser ce qu'il a sur le cœur ; il laisse  
» échapper de tout côté le mépris profond  
» qu'il a pour ces médecins, qui, à la vé-  
» rité, saisissent tous les moyens bons ou  
» mauvais qui peuvent les conduire à leurs  
» fins. Je ne sais ce qui résultera de ce  
» conflit ; je tâche de garder la neutralité  
» autant que mon amitié pour M. Chabert  
» la rend possible.»

A travers tous ces petits embarras qui surgissaient à l'établissement d'Alfort, un autre événement arrivait bien autrement grave, bien autrement douloureux pour Gilbert : son père, malade depuis si long-

temps, allait bientôt finir sa vie, et toute la famille désolée implorait secours et consolation.

« Votre lettre m'a fendu le cœur, ma  
 » chère maman; l'embarras où vous vous  
 » trouvez, les chagrins cuisants qui vous  
 » dévorent depuis si longtemps déchirent  
 » mon âme. Que je serais heureux si je  
 » pouvais vous voir un peu plus tranquille!  
 » Faites, ma chère maman, faites cet effort  
 » sur vous-même; l'intérêt de vos enfants,  
 » le vôtre, la raison, la religion, tout vous  
 » en fait un devoir. Ces conseils, je le sais,  
 » sont difficiles à suivre, personne, je vous  
 » jure, ne le sait mieux que moi; mais il  
 » n'est pas moins nécessaire de s'y con-  
 » former. Si vos inquiétudes, si les tour-  
 » ments que vous vous donnez pouvaient  
 » changer le cours des événements; mais  
 » malheureusement il n'en est rien.»—  
 19 août 1783.

Le jeune homme, dans de pareilles circonstances, sollicite un congé qu'il obtient, part pour Châtellerault et tombe chez son père, qui respirait encore, mais ne devait plus vivre que bien peu de jours.

Ce moment où le père et le fils, qui ne s'étaient pas vus depuis si longtemps, et qui ne se trouvaient que pour se dire un éternel adieu, impressionna tellement la sensibilité ardente du jeune homme qu'il n'en parla jamais durant le reste de sa vie sans s'attendrir et verser des pleurs. Quant au père, il reçut Gilbert avec effusion, avec tendresse; mais quand les premiers moments eurent été donnés à l'expression affectueuse de ces sentiments, cette raison froide et sévère qui le caractérisait reprit aussitôt sa place et domina tout le reste.

« Mon fils, dit-il à Gilbert, je suis heureux de t'avoir vu encore avant de mou-

rir. Mais tu le sais, ma fin est bien prochaine, et dans mes derniers jours tu ne peux rien pour moi. Retourne avant ma mort aux travaux que tu viens d'interrompre; car si tu restais ici parmi tes sœurs et près de ta mère, moi fini tu ne les quitterais plus. L'assurance de ton avenir importe à la paix de mes derniers moments, et cet avenir je saurai qu'il est à toi si tu me quittes, et que tout au contraire il est perdu si tu demeures.»

Les instances, les supplications, les promesses de Gilbert et de toute la famille ne purent rien contre cette volonté de fer qui concevait et décidait ainsi les choses. Pars, répéta-t-il toujours à son fils; moi mort ta mère ne voudra plus se séparer de toi; pars, je ne veux pas que ta carrière s'efface avec ma vie.

Et Gilbert partit en effet, il lui fallut quitter, dans les moments les plus dou-

loureux de la vie, sa mère et ses sœurs au désespoir, et son vieux père agonisant.

A peine était-il à Alfort que lui vint la nouvelle à laquelle il était si tristement préparé. Son père n'existait plus. Il écrivit à sa mère le 6 septembre 1783 :

« Je ne viens point vous offrir des con-  
 » solations, je sens combien elles seraient  
 » inutiles, je viens plutôt m'affliger avec  
 » vous, et mêler mes larmes aux vôtres.  
 » Quelle douleur peut être plus juste que  
 » la nôtre ! Qui jamais mérita plus de re-  
 » grets que la perte que nous venons de  
 » faire ? quel époux, quel père fut jamais  
 » plus tendre, plus sensible, plus aimant ?  
 » Où les qualités du cœur et celles de l'es-  
 » prit se trouvaient-elles réunies à un si  
 » haut degré ? Qui donc enfin porta plus  
 » loin les vertus morales et les vertus so-  
 » ciales ?  
 » Mais pourquoi, ma chère maman, pro-

» voquer vos larmes, renouveler vos re-  
» grets, déchirer votre cœur par le tableau  
» trop vrai du malheur qui vient de nous  
» accabler ? Est-il donc vrai qu'il ne nous  
» reste aucun motif de consolation ? Et s'il  
» nous en reste n'est-il pas de mon devoir  
» de vous les mettre sous les yeux ? Oui, ma  
» chère maman, il est des consolations qui  
» sont bien puissantes pour nous. Dieu  
» vous a donné des enfants tendres, sen-  
» sibles, reconnaissants qui se feront tou-  
» jours un devoir d'adoucir vos peines, de  
» consacrer leur vie pour faire le bon-  
» heur de la vôtre. »

» Ces sentiments gravés au fond de mon  
» cœur sont, je ne crains pas d'en être le  
» garant, ceux de toute ma famille. Et  
» nous, ma chère maman, quel motif de  
» consolation ne trouverons-nous pas dans  
» votre tendre attachement pour vos en-  
» fants ! Qui jamais mérita mieux que vous

» et à plus de titres toute leur tendresse ?  
» Toutes les qualités, toutes les vertus  
» dont nous venons d'être si cruellemen  
» privés nous les retrouvons en vous. Mal-  
» gré la douleur qui l'accable, mon cœur  
» s'ouvre à la douce espérance de vous  
» voir heureuse par vos enfants et de les  
» voir heureux par vous. Je ne fais pas  
» de vœux pour la réalisation de cette es-  
» pérance qui me paraît ne pouvoir être  
» trompée ; vos sentiments pour votre fa-  
» mille, ceux de votre famille pour vous  
» me sont trop connus pour que je puisse  
» élever à cet égard le doute le plus léger.  
» Puisse le ciel, ma chère maman, vous  
» conserver longtemps à la tendresse de  
» vos enfants ! Puissent-ils goûter toute  
» leur vie la douce satisfaction de faire le  
» bonheur de la vôtre ; votre tendresse  
» pour eux, les motifs de la religion qui  
» vous inspire, la raison, tout enfin vous

» déterminera à ne rien négliger pour les  
» faire jouir longtemps d'un avantage  
» dont la privation les laisserait vérita-  
» blement sans ressources et les plonge-  
» rait dans le plus affreux désespoir.

» J'embrasse mes tristes sœurs, je  
» m'afflige avec elles. Je fais des vœux  
» pour leur bonheur. »

Il s'adressait à ses sœurs quelques jours  
après, 15 septembre 1783 :

« J'ai voulu laisser couler vos larmes,  
» mes bonnes amies, avant de vous offrir  
» des consolations. Etais-je d'ailleurs en  
» état d'en donner lorsque j'éprouvais  
» l'insuffisance de celles que j'employais  
» pour moi-même. Quelque préparé que  
» je fusse au coup funeste dont nous avons  
» été frappés, je n'en ai pas moins éprouvé  
» l'impression la plus cruelle. Ma douleur  
» et la vôtre étaient si justes! Mais j'ou-  
» blie que mon dessein était d'adoucir

» vos peines, et je viens imprudemment  
» les renouveler et déchirer votre cœur.  
» Tel est, mes bonnes amies, le sort de  
» tout ce qui existe et l'ordre immuable  
» de la nature, nous ne naissons tous que  
» pour mourir. L'homme, mieux partagé  
» si l'on suppose que la vie soit un bien,  
» l'homme vit plus longtemps que tous les  
» autres êtres. Il en est qui ne vivent  
» qu'un jour et quelques uns même moins  
» encore, en sorte que le même moment  
» qui les a vus naître les voit aussi périr.  
» Cet ordre était sans doute le meilleur  
» possible, puisqu'il a été adopté par l'Au-  
» teur de la nature, et c'est à nous de  
» nous y soumettre sans récriminer, en  
» faisant du peu d'instants qui nous est  
» donné le meilleur usage qu'il nous est  
» possible.  
» Nous ne restons pas sans ressources,  
» mes bonnes amies, il ne tiendra même

» qu'à nous de nous rendre heureux, nous  
» le pouvons, quoique notre fortune soit  
» bornée, elle suffira cependant à nos be-  
» soins si nous ne les étendons pas trop  
» et si nous ne nous en faisons pas de  
» factices et d'imaginaires. Si, comme je  
» l'espère, et comme je ne puis même en  
» douter, nous faisons régner parmi nous  
» la paix, l'union indivisible qui doit tou-  
» jours exister entre des frères, et qui  
» malheureusement n'existe presque ja-  
» mais, nous sommes sûrs, autant qu'on  
» peut l'être de quelque chose, de nous  
» trouver heureux, surtout si nous jouis-  
» sons de la santé, le premier de tous les  
» biens. *non ob id respect non ob id*  
» Soyez persuadées, mes bonnes amies,  
» que vous avez désormais la meilleure  
» part dans mon affection. Le désir de  
» contribuer à votre bonheur n'est pas  
» moins vif chez moi que celui de faire le

» mien, et je souhaite de tout mon cœur  
» les occasions de vous en donner des  
» preuves. Combien j'ai le désir de vous  
» être utile! Peut-être en aurai-je un jour  
» les moyens, je travaille pour cela, mais  
» je suis encore loin de pouvoir rien as-  
» surer. Je n'ai jusqu'ici qu'à me louer  
» de mon sort actuel, j'ai l'espérance qu'il  
» deviendra bientôt plus avantageux en-  
» core, mais comme tout cela dépend des  
» hommes et qu'ils sont essentiellement  
» fragiles, je n'y compte qu'autant qu'il  
» faut pour n'être pas accablé dans le cas  
» où mes espérances seraient frustrées.  
» J'embrasse ma chère maman que j'as-  
» sure de mon respect, de mon amour,  
» de ma reconnaissance.»  
Un mois plus tard, 15 octobre 1783, à  
sa mère toujours aussi désolée, aussi in-  
consolable.  
» Autant notre douleur est juste, au-

» tant l'excès en serait condamnable; s'il  
» faut donner à la nature, il faut aussi ac-  
» corder quelque chose à la raison. A ce  
» motif s'en joint un autre bien puissant,  
» c'est le respect pour la volonté immua-  
» ble du Créateur de tous les êtres, qui a  
» voulu que tout ce qui existe eût une fin.  
» Je ne sais plus quand se fera notre  
» voyage projeté en Bretagne, ni s'il se  
» fera. Nous attendons pour cela quel-  
» qu'un d'Angleterre, qui ne vient point,  
» et la saison d'ailleurs commence à n'être  
» plus si favorable pour voyager. J'ai du  
» reste beaucoup d'affaires ici : M. Ber-  
» thier, l'intendant de l'école, est le pre-  
» mier homme du monde pour occuper  
» les gens, puisse-t-il aussi les bien payer !  
» Gilbert, en effet, dont les travaux étaient  
» assidus et les progrès rapides, devait ac-  
» compagner M. Chabert dans une tournée  
» en Bretagne pour y visiter quelques éta-

blissements agricoles, et porter les secours de l'art contre une maladie épidémique ou contagieuse qui ravageait les animaux de ce pays. Le voyage s'effectua vers le mois de décembre 1783, et M. Chabert fit parcourir successivement à son élève les environs de Rennes, Saint-Malo, Brest et Lorient. Cette excursion, du reste, paraît n'avoir laissé au jeune homme d'autre impression que celle des études et des observations qu'il y a faites.

Mais peu après il fut question d'un autre voyage qui stimula bien autrement ses désirs d'acquérir et de connaître : on lui parla de parcourir la Picardie et de passer ensuite en Angleterre. La Bretagne n'était qu'un pays misérable en agriculture et qui ne se trouvait à même que de recevoir des leçons en ce genre sans rien rendre en instruction à l'observateur ; aussi Gilbert l'avait-il peu apprécié. Mais

la Picardie, mais l'Angleterre, où la culture était si avancée, où l'art de produire était si puissant, où la source de tout bien-être social, de toute richesse était si savamment exploitée en tout sens, quel bonheur pour l'élève ardent à l'étude d'aller y puiser à pleines mains l'acquit des bonnes méthodes et de l'expérience.

Il se mit en route au mois de mars 1784, parcourut le pays de Paris à Boulogne, vint à Calais, et s'embarqua pour Londres. Cette mission, qu'il accomplissait avec M. Chabert, avait pour but d'abord d'étudier l'éducation des moutons à laine longue et les races chevalines si perfectionnées en Angleterre; et puis de rapporter en France les renseignements nécessaires pour arriver autant que possible à des résultats qui pussent en approcher.

Mais, à part le but de son voyage, Gilbert avait bien en vue et saisissait avidement

ment d'autres éléments d'instruction dans toutes les branches de l'agriculture. Il travailla sans relâche à recueillir les faits et les avis sur toutes les races d'animaux domestiques en général, sur les procédés de culture, les céréales, les emblavaisons. Les prairies artificielles surtout, dont l'Angleterre commençait alors à faire les expériences un peu en grand et que la France ne connaissait qu'à peine, l'intéressèrent vivement, et c'est au soin qu'il prit de recueillir toutes les connaissances acquises en ce genre, qu'il dut plus tard une partie de son premier succès et de son premier éclat.

Au retour, il écrit de Boulogne, le 6 mai 1784 :

« Je me hâte, ma chère maman, de vous annoncer mon retour d'Angleterre. »  
« Le voyage a été très heureux. J'en excepte cependant la traversée de Calais à

» Douvres et de Douvres à Calais, pen-  
» dant laquelle j'ai été cruellement tour-  
» menté du mal de mer. J'aimerais mieux  
» faire cinq cents lieues en poste que dix  
» dans un vaisseau.  
» C'est un terrible pays que l'Angle-  
» terre pour ceux qui n'ont pas beaucoup  
» d'argent; je ne vis jamais une telle avi-  
» dité pour ce précieux métal, tout y est  
» d'ailleurs d'une cherté horrible. Lon-  
» dres est une ville immense, plus grande  
» et plus peuplée que Paris. On y trouve  
» à peu près le même chaos, les voitures  
» y sont bien plus nombreuses et surtout  
» plus riches et plus brillantes. On dit que  
» c'est la patrie des beaux chevaux et des  
» plus belles femmes de l'Europe; mais  
» quant à ce dernier point, je n'ai pu en  
» juger, car je n'ai vu que très peu de  
» belles femmes aux spectacles et aux  
» promenades.

» Ce qui frappe le plus l'attention d'un  
» étranger qui vient à Londres, c'est la  
» largeur et l'alignement des rues, la pro-  
» preté et la commodité des trottoirs qui  
» de chaque côté offrent un passage agréa-  
» ble aux piétons. Les boutiques sont sans  
» contredit les plus belles, les plus riches,  
» les plus brillantes du monde; on ne  
» peut les voir sans regretter de n'être  
» pas riche. J'aurais bien désiré que mes  
» facultés m'eussent permis de faire, pour  
» vous et pour mes sœurs, quelques em-  
» plètes, mais par malheur mes fonds  
» étaient épuisés. Le roi paie bien toutes  
» nos dépenses, mais non pas nos acqui-  
» sitions.»

Après avoir parcouru de nouveau les  
environs de Boulogne et d'Amiens, il ren-  
tre à l'école d'Alfort, et, quelques mois  
après fait une excursion en Normandie.  
Il visite plus particulièrement Caen et

Bayeux, prodiguant partout aux établissements agricoles ses soins, ses conseils, et recherchant toujours avidement pour lui-même ce qu'il peut ajouter à ce qu'il sait déjà. Bien qu'à force de travail, de zèle et d'intelligence il soit devenu maintenant un homme utile, employé, recherché, sa position pourtant ne change pas quant au bien-être, et sa mère s'en inquiète plus que lui-même. Mais il lui dit, avec l'effusion de son cœur aussi bon qu'il est généreux :

30 novembre 1784.

« Plus je m'examine, ma chère maman,  
» moins je conçois comment ayant été  
» élevé avec tant d'économie je suis si peu  
» attaché à mes intérêts. Car je vous jure  
» que si j'ai l'ambition d'avoir quelque  
» fortune, ce n'est absolument que pour  
» la partager avec ma famille; je ne con-  
» nais pas de bonheur comparable à celui

» dont je jouirais en la voyant heureuse.  
» Mon sort est toujours le même ; des  
» raisons qu'il serait trop long, et je crois  
» assez inutile de vous détailler, m'empê-  
» chent de chercher à le faire changer  
» pour le moment. J'attends avec patience,  
» mais peut-être ne perdrai-je rien pour  
» cela. Quelque bornés que soient mes  
» moyens, ils suffisent à peu près à mes  
» besoins, que je sais modérer. Si je ne  
» pensais qu'au présent et à moi seule-  
» ment, il me resterait peu de choses à  
» désirer, mais l'âge s'avance, et je n'ai  
» pas encore fait un pas vers la fortune.»

D'élève qu'il était, le voilà pourtant qui devient professeur. Professeur ! ce titre avait été longtemps l'époque qu'il voulait atteindre. Dès ses premiers pas à l'école toute son ambition avait été d'arriver là. Quelle ambition, en effet, plus séduisante que celle d'être le collègue et l'ami

de Daubanton, de Fourcroy, de Vicq-d'Azyr? Mais ses appointements ne sont encore qu'à douze cents francs ; n'importe, il est satisfait de cette position minime que quelques sollicitations de sa part auraient pu rendre meilleure ; il eût cru déroger à lui-même en s'occupant trop de ses intérêts, qui pour lui n'étaient qu'une affaire bien secondaire. Son caractère avait trop de fierté pour jamais lui procurer un avancement rapide ; il ne savait et ne voulait pas se faire valoir lui-même, et se refusait surtout à jamais rien demander.

24 novembre 1785.

« Je n'ai, ma chère maman, que douze  
» cents francs d'appointements, et cela  
» depuis un an seulement. Peut-être pour-  
» rais-je obtenir davantage ; mais il faut  
» drait le demander, et c'est assurément  
» ce que je me garderai bien de faire. Ce

» n'est pas ma méthode, et je crois bien  
» que ce ne la sera jamais. Je suis obligé  
» de donner trois fois par semaine des le-  
» çons publiques, et, les mêmes jours,  
» des leçons particulières à des gentils-  
» hommes qui sont destinés à devenir in-  
» specteurs des haras. Je vais moi-même  
» à Paris suivre un cours d'histoire na-  
» turelle, ce qui n'empêche pas que toute  
» la correspondance de l'école ne roule  
» encore sur moi. Vous pouvez croire,  
» ma chère maman, que j'ai très peu de  
» moments de loisir, et que je ne dors pas  
» les nuits entières. »

C'est pour autant de travail qu'il reçoit des appointements si modestes. Mais il l'a dit, il ne veut rien demander; et cependant, alors comme dans tous les temps, pour arriver à bien, pour arriver à mieux, il fallait, avec le savoir, beaucoup plus de savoir-faire, et les bonnes positions

étaient au concours des sollicitations et des protections. Ceci malheureusement est de l'histoire bien positive de la vie sociale : que le talent soit modeste et digne, qu'il s'en rapporte à lui-même et seulement à son propre ascendant du soin de parvenir, il ne rayonnera guère que dans la sphère la plus restreinte. Mais que la médiocrité vaniteuse intrigue et se remue, tout s'aplanit généralement devant elle, tout lui vient en aide pour l'élever.

Un an et plus de la vie de Gilbert se passa ainsi, tantôt à professer son art dans lequel il était devenu maître, tantôt à voyager pour remplir les différentes missions dont on le chargeait. Il parcourut successivement la Bourgogne, la Champagne, la Franche-Comté, la Lorraine, l'Alsace, la Suisse et l'Allemagne. La cour du prince régnant de Baden surtout, à laquelle il passa quelques

jours, excita presque son enthousiasme.

Saarbourg, 17 juin 1786.

« J'ai enfin quitté l'Alsace, ma chère  
» maman, après l'avoir courue et parcou-  
» rue dans tous ses points et ses dimen-  
» sions; je suis ici dans la Lorraine alle-  
» mande. Depuis que je vous ai écrit nous  
» avons inspecté cinq régiments, et nous  
» avons fait une incursion en Allemagne  
» à la cour du margrave régnant de Ba-  
» den, dont M. Chabert était très connu,  
» et qui nous a fait prier de nous rendre  
» auprès de lui. Il n'y a point de sortes de  
» distinctions dont il ne nous ait comblés  
» pendant quatre jours qu'il nous a rete-  
» nus à sa cour. Lui ou ses ministres ne  
» nous ont point quittés. Il a voulu que  
» nous visitions dans le plus grand détail  
» tous ses plans d'administration, tous les  
» projets qu'il a conçus et en grande par-  
» tie exécutés pour le bonheur de ses su-

» jets. Il n'y a que quelques années qu'ils  
» étaient tous serfs, c'est-à-dire qu'ils lui  
» appartenait comme ses chevaux et ses  
» meubles ; il leur a donné la liberté, et  
» veut qu'ils en jouissent dans toute sa  
» plénitude.

» Il gouverne ses états comme un père  
» de famille régit ses domaines, il voit  
» tout par ses yeux, connaît tout, prend  
» des conseils de tout le monde, suit tous  
» ceux dont on lui démontre la bonté, en-  
» fin est occupé tout entier du bonheur  
» de ses sujets, qui le regardent comme  
» leur père commun. Ils étaient tous dans  
» l'effervescence de la joie lorsque nous  
» sommes arrivés ; la princesse héréditaire  
» venait de leur donner un prince qu'ils  
» attendaient depuis dix ans ; jamais je  
» n'ai vu de joie aussi vive et qui parût  
» aussi sincère.

» Carlsruhe, ville capitale du margra-

» viat et résidence du margrave, est une  
» des plus jolies cités que j'ai vues. Il n'y  
» a pas plus de soixante ans qu'elle est  
» bâtie ; les rues, toutes alignées sur le  
» château, qui se trouve au centre, sont  
» d'une largeur surprenante, et les mai-  
» sons, toutes régulières, sont d'une cons-  
» truction très agréable.

» On ne voit nulle part plus de recher-  
» che et d'élégance dans les appartements,  
» les jardins, etc., et l'agréable est tou-  
» jours à côté de l'utile. Tout ce qui envi-  
» ronne le prince est d'une honnêteté,  
» d'une aménité dont lui-même offre le  
» modèle le plus parfait. Nous avons mangé  
» à sa cour et chez ses trois principaux  
» ministres. Il possède des terres très éten-  
» dues, dont lui-même dirige la culture.  
» Il a dans cette partie des connaissances  
» très vastes, et nous a montré tous les  
» détails de ses exploitations, dont nous

» avons été on ne peut plus satisfaits. »

Gilbert ne tarit pas en éloges pour un prince qui le reçoit si bien, et sa lettre serait bien plutôt pour nous un morceau détaché des Mille et Une Nuits, si cette fascination du jeune homme ne s'expliquait par la transition soudaine de sa vie humble encore et peu aisée aux prévenances et aux enchantements d'un potentat. Car l'homme souvent est ainsi fait : quelque mérite qu'il ait d'ailleurs. Dans l'austérité de sa vie active et laborieuse, il déverse sa superbe indifférence sur les grandeurs qu'il ne connaît pas ; il se croit fort contre l'ascendant des hautes positions sociales et de leur enivrement, et puis que les circonstances l'amènent à toucher, seulement des lèvres, cette coupe enchanteresse, le vertige le prend et l'emporte, il parle, il rêve comme le fait Gilbert.

Mais, de l'enthousiasme du moment, le jeune homme retombe bientôt dans les réalités de sa vie ordinaire, et ses regards inquiets se reportent encore tristement autour de lui. Insoucieux, généreux et bon, il a cru jusqu'alors qu'il pouvait tout par lui-même, et que son mérite seul suffirait à l'élever ; mais voilà le doute qui lui vient, et, dans les choses du monde il soupçonne enfin que le plus digne sans appui n'est pas celui qui réussit.

De Senlis, 15 août 1786.

« J'espère que tous les sacrifices que je  
» fais me seront utiles. S'il en est autre-  
» ment, je n'aurai pas du moins de repro-  
» ches à me faire. Je suis arrivé à un âge  
» où je devrais avoir des avantages beau-  
» coup plus considérables que ceux dont  
» je jouis. Mais j'ai toujours trop compté  
» sur les autres, et je vois, trop tard peut-  
» être, qu'on a beau travailler, on n'ob-

» tient rien sans poursuites, sans impor-  
» tunités. Dans le siècle où nous vivons,  
» les hommes ne valent que ce qu'ils se  
» font valoir.

» Je suis loin de compter sur cette res-  
» source; jamais il ne sera en mon pouvoir  
» de rien demander; il faudrait pour cela  
» remporter sur moi une victoire qui est  
» au dessus de mes forces. Tout ce que je  
» puis faire, c'est de me mettre dans le  
» cas d'avancer sans que personne soit à  
» contribution. Si mes espérances se réa-  
» lisent, tôt ou tard j'arriverai à ce but,  
» vers lequel je tends.»

Va, brave et digne enfant de tes œuvres,  
garde bien au fond de ton cœur ce trésor  
de courage, de travail et d'abnégation.  
La médiocrité rampante, insidieuse, intri-  
gante, peut bien arriver souvent au faite,  
mais le talent et la grandeur personnelle  
ont aussi leur puissance, et tu prouveras

par toi-même, en dépit de tes paroles désespérées, que les qualités du cœur et de l'esprit ont eu quelquefois des triomphes. A force d'acquérir et de connaître, voilà que tu te crois enfin suffisamment armé de toutes pièces ; tu te jettes avec tous tes efforts, toute ta passion, tout le talent dont tu disposes dans les luttes scientifiques, et ton premier pas est une éclatante victoire, c'est de là que tu dates pour l'illustration.

La Société royale d'agriculture de Paris avait décidé, dans sa séance publique du 30 mars 1786, qu'elle mettrait au concours cette question : *Quelles sont les espèces de prairies artificielles qu'on peut cultiver avec le plus d'avantages dans la généralité de Paris, et quelle en est la meilleure culture ?* Une médaille d'or de cent francs et une somme de mille francs devaient être remises à l'auteur du meilleur mémoire.

Gilbert a décidé qu'il concourrait. C'est une occasion de se faire jour et de se faire connaître, il la saisira d'autant plus avidement qu'il veut y rattacher à tout prix toutes ses espérances de gloire, de fortune et d'avenir.

Le problème des prairies artificielles était alors, en agriculture, celui de tous qu'il importait le plus de résoudre nettement et catégoriquement. Ce nouveau système de nouveaux produits, si abondants et si précieux, n'était encore en France qu'à l'état d'essai, de doute et de polémique; il devait bien plus tard bouleverser toutes les idées reçues, amener dans la science agricole la plus profonde et la plus féconde des révolutions, mais il fallait au triomphe de cette régénération, comme au triomphe de toutes les grandes idées qui ont amélioré toutes choses en ce monde, la démonstration évidente, éclatante

d'un esprit supérieur, et qui fit brèche du même coup à travers l'entêtement de la routine, le scepticisme et les objections présentes, à travers même les résultats mal amenés et manqués du passé comme de l'avenir.

Gilbert savait tout ce que le sujet du concours recérait en lui-même de puissance productrice et de prospérité future. Ses voyages en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, toutes contrées où l'étude des prairies artificielles était en progrès, l'avaient mis à même de recueillir à cet égard ce que l'expérience d'alors avait acquis ; et les relations que par état il avait eues avec les grandes exploitations agricoles de la France et des puissances voisines avaient ajouté complémentirement à ses propres idées sur la matière, tout ce qu'il avait pu rencontrer de bons principes, de bonnes méthodes et de bons avis.

Il se trouvait donc personnellement dans les meilleures conditions possibles pour aborder le concours. Mais, quelque confiance qu'il eût en lui-même, quelque fort qu'il fût de ce qu'il avait appris et de ce qu'il avait vu, plus le débat, selon lui, devait avoir de retentissement et de portée, moins il se croyait en droit de négliger la plus petite circonstance favorable qui pouvait utilement y concourir. La société d'agriculture avait circonscrit la question dans l'étendue de la généralité de Paris. Gilbert veut parcourir chaque élection de cette généralité dans toutes ses parties intéressantes, il veut déterminer la nature du sol, interroger les habitants des campagnes, observer, comparer minutieusement les produits. Aussi, par une matinée du mois d'août, se met-il en route, le sac au dos, le bâton à la main, et va-t-il quêter partout, et toujours pédés-

trement, les données qui lui sont utiles. Les fatigues et les obstacles qu'il rencontra dans sa pérégrination furent nombreux. Des refus, des humiliations même qu'il éprouva dans certaines contrées ne le déroutèrent pas. Les gens soupçonneux des campagnes ne le voyaient généralement qu'avec défiance se livrer à des investigations dont ils ignoraient et ne voulaient comprendre ni le but ni les motifs. Et puis son modeste attirail de voyage ne prévenait guère en faveur de la science, dont il se faisait l'apôtre. Aussi, n'arrivait-il aux renseignements qu'il voulait avoir qu'à force d'insistance et quelquefois même de subterfuges.

Enfin, quand il se crut assez riche de faits et de notions positives, il rédigea son mémoire, et le remit au secrétariat de la Société d'agriculture. Ses concurrents étaient nombreux : trente et un mémoires

avaient été déposés avant le sien, et plus d'un homme marquant alors lui disputa la couronne. Mais cette couronne lui fut décernée néanmoins aux suffrages unanimes des juges de ce concours.

Si le jeune homme fut heureux de ce résultat alors que tout d'abord, confidentiellement et avant toute réunion publique, il en sut la nouvelle, ce fut autant pour sa vieille, pour sa tendre mère, que pour lui-même. Elle à qui le père Gilbert en mourant avait laissé ses doutes et ses inquiétudes sur le sort de son fils; elle qui les manifestait sans cesse, avec l'effusion toutefois et la chaleur de tendresse la plus grande, ce premier succès, cette première récompense éclatante allait la réconcilier avec la carrière que contre son gré son fils avait suivie; c'était du bonheur, c'était de l'orgueil, c'était de la joie qu'après tant

de chagrins, de larmes et d'incertitudes, elle allait éprouver désormais.

Gilbert eut grande hâte de lui annoncer sa victoire, mais avec quelle modestie cependant sa satisfaction ne s'épanche-t-elle pas!

Le 17 mai 1787.

« Je m'empresse, ma chère maman, de  
» vous informer que mon travail n'a pas  
» été tout-à-fait infructueux : malgré les  
» sollicitations, les cabales, j'ai mainte-  
» nant l'assurance du prix pour lequel j'ai  
» concouru et qui consiste, je crois vous  
» l'avoir dit, en une somme de mille francs  
» et une médaille d'or de cent. Ce prix  
» n'est point encore distribué et j'ignore  
» quand il le sera : ce ne peut être qu'à  
» la prochaine assemblée publique de  
» la Société royale, mais cette assem-  
» blée ne peut avoir lieu qu'après la dis-  
» solution de celle des notables, attendu

» qu'elle doit être présidée par MM. de  
» Brienne, archevêque de Toulouse, ac-  
» tuellement premier ministre, et de Ville-  
» deuil, contrôleur général des finances.  
» J'ai été présenté samedi dernier à ces  
» deux ministres, et ils ont beaucoup pro-  
» mis comme c'est l'usage.  
» L'assemblée des notables n'a pas laissé  
» que de me faire tort. J'avais la pro-  
» messe de M. Bertier pour une gratifica-  
» tion de 600 fr., je défie qu'il fût possi-  
» ble de la mieux mériter. Mais les no-  
» tables ont tout suspendu, et je crains  
» que les projets d'économie, dont on ne  
» cesse de s'occuper, m'enlèvent cette gra-  
» tification, que je ne suis pas homme à  
» demander avec importunité. J'aime bien  
» mieux travailler à me procurer des res-  
» sources par ailleurs. Je m'occupe en ce  
» moment d'un autre prix de 600 francs,  
» mais j'ai si peu de temps que je crains

» de ne pouvoir pas finir mon mémoire  
» avant l'expiration des délais.  
» Le travail qui m'a mérité le prix sera  
» imprimé aux frais de la Société royale  
» d'agriculture; c'est des commissaires  
» mêmes nommés pour juger tous les mé-  
» moires du concours que j'ai appris tou-  
» tes les particularités qui doivent rester  
» secrètes jusqu'à l'époque de l'assemblée.  
» J'ai su même que j'avais réuni tous les  
» suffrages et qu'on avait donné beaucoup  
» d'éloges à mon travail.  
» L'argent de ces prix n'est pas à beau-  
» coup près un produit net. Il m'en coûte  
» beaucoup pour les informations, les  
» courses que je fais, les livres que j'a-  
» chète, il m'en coûte plus à moi, qui ne  
» puis recevoir de services sans payer,  
» qu'à tout autre; mais je me fais con-  
» naître, j'acquiers de la gloire, il faudra  
» bien que la fortune vienne après.»

Et puis la distribution des récompenses est arrivée, le lauréat a été publiquement appelé, applaudi, fêté complimenté. L'enthousiasme le gagne, il écrit encore à sa mère :

« Le 22 juin 1787. »

« L'assemblée publique de la Société  
 » d'agriculture s'est tenue, ma chère ma-  
 » man, mardi dernier. Jamais je n'en ai  
 » vu de plus brillante et de plus nom-  
 » breuse : elle était composée de plus de  
 » quatre mille personnes, parmi lesquel-  
 » les se trouvaient les personnages les plus  
 » distingués de la nation. Elle était pré-  
 » sidée par M. de Brienne, archevêque de  
 » Toulouse et qui, vous le savez, est au-  
 » jourd'hui premier ministre et chef du  
 » conseil du roi. La plupart des autres  
 » ministres et un grand nombre de maré-  
 » chaux de France, de cordons bleus, etc.,

» etc., donnaient à cette séance l'éclat le  
» plus imposant.  
» C'est devant les hommes de cette classe  
» qu'il m'a fallu paraître pour recevoir le  
» prix qui m'a été adjugé. M. de Brienne  
» a eu la galanterie de vouloir que les prix  
» fussent distribués par les dames, et le  
» mien m'a été remis par M<sup>me</sup> de Lamoi-  
» gnon, épouse de M. le garde des sceaux.  
» Cette dame m'a fait beaucoup de com-  
» pliments, m'a offert sa protection, m'a  
» assuré qu'elle saisirait avec empresse-  
» ment les occasions que je lui offrirais  
» de m'être utile. J'ai répondu que la  
» main qui me présentait la médaille lui  
» donnerait toujours à mes yeux un nou-  
» veau prix, et que ce serait par de nou-  
» veaux efforts que je chercherais à prou-  
» ver ma reconnaissance. J'ai dit à peu  
» près la même chose à MM. de Brienne

» et de Villedeuil, qui m'ont témoigné leur  
» satisfaction.

» Pendant cette scène, tous les yeux  
» étaient fixés sur moi et toutes les mains  
» claquaient. Je craignais que cet appareil  
» m'en imposât au point de m'intimider,  
» mais toutes les personnes de ma con-  
» naissance qui étaient à l'assemblée m'ont  
» assuré que j'avais tenu une très bonne  
» contenance. »

Le traité de Gilbert sur les Prairies  
Artificielles ne resta pas par le fait au  
nombre de ces ouvrages que les cir-  
constances font naître et qui leur em-  
pruntent pour un moment toute leur im-  
portance et leur célébrité. Imprimé d'a-  
bord aux dépens de la Société d'agricul-  
ture, il le fut ensuite à six éditions diffé-  
rentes aux dépens des libraires qui en  
firent l'objet de leurs spéculations. Le pu-  
blic l'adopta comme ouvrage classique et

pratique dans sa spécialité, et le temps, cette épreuve infaillible de toutes choses utiles et considérables, l'a consacré désormais comme la base première et le point de départ des progrès de la science.

Mais le lauréat du concours avait bien une autre épreuve à subir, un autre succès à tenter, qui lui tenait au moins autant au cœur, quoiqu'à des titres bien différents. Il avait laissé dans sa famille, à Châtellerault, une toute petite cousine auprès de laquelle son enfance s'était passée, et qui ne s'était point effacée de son souvenir. Dans toutes ses lettres, soit à son père quand il vivait, soit à sa mère plus tard, un chapitre, une ligne, un mot étaient à l'adresse de la jeune amie, et quand son premier grand succès l'eut un peu élevé lui-même à ses propres yeux, quand dès lors il eut pris quelque confiance dans son importance, le désir du

mariage lui vint sérieusement en tête et lui fit risquer timidement la demande par l'entremise de sa bonne mère.

Jun 1787.

« Je vais, ma chère maman, écrire à  
» mon oncle et à ma tante pour leur faire  
» part du succès que je viens d'obtenir,  
» mais je ne leur dirai rien de mon projet  
» avant d'avoir reçu votre assentiment.  
» Maintenant que j'ai un peu plus de lo-  
» sir, je réfléchis très sérieusement à ce  
» sujet et je crois que mon établissement  
» avec ma cousine ne pourrait être que  
» très avantageux pour l'un et pour l'autre.  
» Je la crois faite pour me rendre heu-  
» reux, et je serais bien trompé si ma fem-  
» me n'était pas heureuse aussi. Il fau-  
» drait, pour que le contraire de ce que  
» je pense arrivât qu'il se fit en moi de  
» bien grands changements, et, Dieu ai-  
» dant, ils ne se feront pas. Il y a long-

» temps que j'ai cette idée, mais d'autres  
» projets, l'incertitude de mon sort, qui  
» n'est pourtant pas encore fixé aussi ir-  
» révocablement que je pourrais le désirer,  
» le désir de rendre ma femme aussi heu-  
» reuse que le pourrait comporter son état,  
» tout cela m'a empêché de m'expliquer  
» plus tôt. La pensée que je pourrais trou-  
» ver des obstacles m'a aussi arrêté :  
» comme je crains plus que personne de  
» demander, personne aussi ne craint au-  
» tant d'être refusé.

» Je n'ai pas encore reçu les mille francs  
» qui doivent m'être donnés par la Société  
» d'agriculture. Mon projet, ma chère  
» maman, était d'en réserver une partie  
» pour solder quelques dettes légères que  
» je me suis vu forcé de faire depuis quel-  
» que temps, et de vous offrir le reste.  
» Mais j'ai en tête un autre plan de tra-  
» vail qui, si je ne me trompe, doit me

» rapporter encore de la gloire et un peu  
» d'argent, mais qui exige de ma part des  
» dépenses indispensables. C'est à l'exé-  
» cution de ce plan que je compte em-  
» ployer la somme qui doit m'être remise.  
» Si pourtant elle vous était nécessaire,  
» tout ce que j'ai et pourrai avoir par la  
» suite est à vous, et vous pouvez en dis-  
» poser.

» Je vous prie d'être bien persuadée,  
» ma chère maman, que si je désire de la  
» fortune, ce n'est que pour pouvoir la  
» partager avec vous et mes bonnes sœurs.  
» Ne croyez pas que le mariage change  
» ces dispositions-là. Si mes vues sont  
» remplies, j'espère être assez heureux  
» pour effectuer ce partage, dont l'idée  
» seule a quelque chose de si doux pour  
» moi, sans que ma femme ait le droit de  
» s'en plaindre. Quel plus noble usage  
» peut-on faire de sa fortune que de la

» communiquer à ceux à qui l'on doit  
» tout! La vôtre n'a-t-elle pas toujours  
» été à ma disposition?»

Les affaires matrimoniales de Gilbert étaient en bon chemin : sa mère qui songeait, en le mariant, qu'elle le ramènerait, qu'elle le fixerait enfin auprès d'elle avait activé tellement les choses, que la cousine n'avait pas dit non et que les parents avaient dit oui.

On n'attendait plus que la présence du prétendant pour le résultat définitif, et les instances les plus pressantes de sa mère lui venaient à chaque courrier. Malheureusement l'ambition de se marier n'était pas la seule qu'il eût en tête; avec l'amour professé pour sa cousine il faisait marcher de front l'amour de la gloire et des succès scientifiques. Sa fiancée était bien bonne, et bien aimable, et bien jolie, mais l'académie d'Amiens et celle d'Ar-

ras venaient de mettre presque en même temps leur question au concours, et le bonheur du triomphe sur ce terrain épineux dut avoir le pas sur la réalisation prochaine du bonheur conjugal.

Que la petite cousine attende, elle le peut bien, mais les graves académies n'attendent pas. Le mariage se remet aisément à plus tard, et pour peu que l'on tienne l'un à l'autre, un laps de temps plus ou moins long ne change rien au résultat ; mais les académies ne tiennent à personne, et le délai pour produire ses œuvres devant elles est inexorable et fatal.

Gilbert, le mieux et le plus amoureusement qu'il lui fut possible, supplia donc sa fiancée d'attendre un peu : il s'occupait de concourir et n'avait pas le temps de se marier. Les médailles d'or, proposées en prix, le tentaient d'autant plus que le succès était chanceux ; tandis que la main de

sa cousine était un bien désormais presque certain pour lui. Le 20 mars 1788 il écrivait donc à sa mère qui le pressait de quitter Alfort :

« Pour vous occuper en attendant que  
» j'aie vous embrasser, je crois vous  
» faire plaisir en vous envoyant une lettre  
» que j'ai reçue hier de M. le comte de  
» Neuville. C'est un fort grand seigneur  
» dans le pays d'Artois, et propriétaire de  
» 150,000 livres de rentes. Je suis resté  
» plusieurs jours avec lui dans une de ses  
» terres, l'automne dernier, et nous entretenons une correspondance assez suivie.  
» Comme il a son château près d'Arras,  
» je l'ai prié de savoir quels étaient les  
» commissaires nommés par l'académie  
» de cette ville pour juger les mémoires  
» qui lui avaient été adressés, et le temps  
» où le prix serait adjugé.  
» Comme ces objets se traitent dans le

» plus grand mystère, je l'avais prié de  
» ne point paraître lui-même pour avoir  
» ces informations, mais de faire agir  
» quelqu'un de ses amis. Il résulte de ces  
» informations que je dois avoir de l'es-  
» poir pour le mémoire que j'ai présenté.  
» Mais rappelez-vous bien, ma chère ma-  
» man, que ce n'est que de l'espoir et non  
» pas une certitude. Les académies propo-  
» sent des prix et admettent à concourir  
» toutes personnes généralement quelcon-  
» ques, mais quand il est question de dé-  
» cider, elles donnent presque toujours la  
» préférence aux mémoires faits par des  
» personnes du pays.

» C'est cette considération qui a failli  
» me priver cette année du prix proposé  
» par l'académie d'Amiens, et j'en étais  
» frustré si je n'avais fait dire par quel-  
» qu'un que j'étais décidé à faire impri-  
» mer mon mémoire, quel que fût le ju-

» gement de l'académie. La crainte d'être  
» hués a forcé ces messieurs à me rendre  
» la justice qui m'était due.

» Serai-je aussi heureux à Arras ? Je le  
» désire ; mais si le succès ne répond pas  
» à mon attente, j'en suis d'avance tout  
» consolé. Le prix est une médaille d'or  
» de 500 francs, ou la même valeur en  
» espèces. Mais quoique je ne sois pas ri-  
» che, je préférerai la médaille, si on me  
» l'adjuge, ce qui est toujours très incer-  
» tain, malgré les espérances qu'on me  
» donne.

» Chargez-vous, je vous prie, ma chère  
» maman, de faire ma paix avec ma petite  
» cousine et le papa et la maman. J'en-  
» rage de bon cœur de me voir toujours  
» forcé de manquer à la parole que j'ai  
» donnée tant de fois. Je le répète et le ré-  
» péterai mille fois et encore mille fois :  
» Il n'y a pas de ma faute. »

Le prix d'Arras fut pour lui comme il avait eu celui d'Amiens ; il épousa sa petite cousine, et voilà comment se fait quelquefois, contrairement au dire de tous les proverbes, qu'on atteint plus d'un but à la fois. Du reste, Gilbert se livra toujours avec ardeur à la poursuite de ces victoires devant les corps savants. Disons tout de suite, pour n'y plus revenir, qu'à cinq fois différentes, cinq médailles d'or et des sommes assez importantes, furent la récompense de son travail et de son talent ; qu'il fut nommé directeur-adjoint de l'école, et que M. Chabert, tout en conservant le titre honoraire supérieur, n'en laissa pas moins à son élève toute la direction et l'autorité.

Quand arrivèrent les événements de 1789, alors que cette grande révolution sociale se manifesta si belle et si pure dans ses commencements, Gilbert adopta vive-

ment les idées nouvelles. Son esprit élevé, son âme généreuse et grande se prêtaient merveilleusement à toutes ces espérances de bonheur et de grandeur nationale, et l'enthousiasme si saint de tant d'hommes si magnaniment sublimes à cette époque, enthousiasme dont la dernière étincelle est peut-être à jamais perdue désormais, ne pouvait pas manquer de l'emporter comme les autres. Arrêtons-nous ici devant la mémoire de ces hommes qui ne sont plus compris aujourd'hui, dont les idées, dont les efforts, dont le désintéressement et le dévouement n'ont plus d'analogues au temps où nous sommes et qui ont payé de leur martyre, pour la plupart, tout ce que notre ordre social actuel possède de principes salutaires et de libertés acquises. Car les échafauds de la terreur les ont décimés plus tard, ces premiers novateurs de notre ère actuelle; tant d'a-

bus séculaires contre lesquels ils avaient lutté les ont écrasés dans leur chute, et de toutes ces espérances si vastes qu'ils avaient conçues, de tous ces germes immortels d'indépendance et d'avenir qu'ils avaient fécondés, ils n'ont cueilli pour eux que les orages. A nous désormais les fruits lointains de leurs efforts, à nous la possession, contestée quelquefois encore, incomprise le plus souvent aussi par le grand nombre, du trésor de la sagesse de nos pères, et disons toujours avec respect, avec fierté, que la liberté d'action et de pensée qui désormais régénère lentement mais éternellement le monde, est l'œuvre de cette génération si grande de la grande époque de 1789.

Gilbert avait toutes les qualités nécessaires pour apparaître avec quelque éclat sur le terrain brûlant de cet ordre politique et social. Mais la spécialité à laquelle

il avait jusque là consacré sa vie, les études agricoles qu'il avait si laborieusement et si fructueusement parcourues lui laissaient voir aussi, dans sa carrière et pour le pays, de puissants moyens d'action et d'utilité. Il ne voulut point quitter l'école d'Alfort; la science pratique du sol productif, cette industrie mère de toutes les industries possibles, avait besoin de chefs, de guides et d'apôtres, là était aussi bien le patriotisme et la gloire qu'à la frontière au milieu des camps ou sur les bancs législatifs.

Quand l'assemblée nationale, en outre des impôts et des mesures qu'elle avait votés pour combler le vide immense du trésor, imagina de faire appel aux dons volontaires des citoyens, Gilbert y répondit tout des premiers par un de ces actes qui suffisent pour honorer, pour glorifier toute une existence. Il n'avait cependant

pas de patrimoine dont il pût disposer encore, il n'avait pas d'économies sur ses appointements de professeur qui suffisaient à peine à le faire vivre dans la gêne ; tout ce qu'il possède c'est sa gloire, ce sont ses titres de gloire, cinq médailles d'or gagnées au concours devant les académies et les corps savants. Eh bien ! c'est cet or monumental pour lui, cet or où son nom est inscrit pour éterniser ses triomphes, c'est cet or dont il fait spontanément le sacrifice à sa patrie et qu'il jette avec bonheur dans le creuset et dans l'oubli.

Ses lettres parlent de cette époque le plus modestement possible, et de son acte de désintéressement comme s'il était la chose la plus ordinaire du monde. Il se trouve d'ailleurs amplement satisfait du témoignage public de reconnaissance que lui donne l'assemblée nationale en le re-

merciant par l'organe de Mounier, son président.

1<sup>er</sup> octobre 1789.

« Si je ne vous réitère pas aussi sou-  
» vent que je le voudrais, ma chère ma-  
» man, l'assurance de toute ma tendresse,  
» c'est aux circonstances seules qu'il faut  
» s'en prendre. Je voudrais terminer ce  
» mois-ci un travail considérable que je  
» n'ai pu commencer que beaucoup trop  
» tard. Mon intérêt et mon grand intérêt  
» serait de ne retourner en Poitou qu'au  
» printemps; rien n'est moins stable au-  
» jourd'hui que les établissements royaux,  
» et généralement toutes les personnes qui  
» tiennent de manière ou d'autre à l'ad-  
» ministration sont tout-à-fait sur le qui  
» vive.  
» Je suis épouvanté de tout l'argent qu'il  
» me faudra pour aller chercher ma fem-  
» me, nous établir, monter notre maison,

» pourvoir aux dépenses d'entretien, etc.  
» Cependant les esprits me paraissent mon-  
» tés de telle manière que je ne puis me  
» dispenser de me rendre à Châtellerault  
» le mois prochain. Mon oncle me mar-  
» que que ma femme se désole, que sa  
» santé s'altère visiblement et qu'elle ne  
» se nourrit pas. Je serais au désespoir  
» d'avoir contribué à altérer sa santé, qui  
» m'est chère à toutes sortes de titres, mais  
» cette manière de voir les objets nous  
» coûtera cher à tous les deux ; je le crains  
» du moins.

» J'avais lieu de compter sur une aug-  
» mentation considérable de traitement au  
» commencement de l'année prochaine, il  
» n'y a plus apparence d'y compter. Au  
» lieu de recevoir il faudra donner peut-  
» être ; cela même paraît arrêté. L'assem-  
» blée nationale a décrété que chacun four-  
» nirait le quart de son revenu ; on a, dit-

» on, trois ans pour payer cette contribu-  
» tion. C'est un impôt onéreux, mais il a  
» été jugé indispensable, et je crois qu'il  
» l'est.  
» Ma femme vous a remis sans doute  
» plusieurs exemplaires du *Courrier fran-*  
» *çais* que je lui adressai dernièrement.  
» Vous y aurez vu le sacrifice que j'ai cru  
» devoir faire à la patrie ; il m'a fait mille  
» fois plus d'honneur que n'auraient pu  
» m'en faire toutes les couronnes académi-  
» ques imaginables ; il m'a valu une lettre  
» de remerciement du président de l'as-  
» semblée nationale, conçue ainsi :  
» « L'assemblée nationale, Monsieur, a accepté  
» avec bien de la satisfaction les cinq médailles  
» dont vous avez fait l'offre généreuse à la patrie.  
» Le titre auquel vous les avez obtenues était très  
» honorable sans doute, mais celui qui en constate  
» le sacrifice le sera infiniment plus encore puisqu'il  
» sera tout à la fois une preuve de votre patriotisme  
» et de vos talents. »

Je suis, Monsieur, avec une considération très distinguée, votre très humble et très obéissant serviteur,

MOUNIER,

Président de l'assemblée nationale.

Les faits politiques alors marchaient rapides et pressés. Gilbert pourtant n'y prenait part qu'en ce qu'ils pouvaient avoir rapport à l'établissement dont il était membre. Il avait établi sa maison près l'école d'Alfort, et là dans son intérieur modeste, suivant de ses vœux seulement les hommes qui se vouaient aux orages de la régénération sociale, il continuait en paix les progrès de ses recherches et de son art. Quelque temps, quand tout croulait dans les institutions, il avait eu peur pour le sort de sa chère école, mais l'agriculture était, en principe, reconnue comme science populaire et suprême, et tous les partis, loin de chercher à la restreindre, n'avaient hâte qu'à l'encourager. Quelques années,

les plus dévorantes de la révolution, se passèrent ainsi pour lui dans le cercle étroit mais sûr de ses travaux, de ses études, et quelque vent qui soufflât, favorable ou funeste, il courbait la tête comme les riches épis des campagnes qu'il fécondait de sa pensée, et laissait passer les ravages au dessus de lui.

Et cependant l'époque de 1793 avait amoncelé de toutes parts bien des malheurs et bien des ruines. Tant d'existences, autour de celle de Gilbert, avaient été inquiétées, menacées, compromises ! Et lui, toujours actif, toujours généreux et dévoué, n'hésitait pas, malgré les dangers pour lui-même, ne cessait pas de les protéger, de les défendre ; et quand tous ses efforts étaient vains pour sauver les infortunes, il était infatigable au moins pour les soulager. Le baron Cuvier cite un fait à sa connaissance : A cette époque où l'é-

chafaud était à la porte des prisons, un des amis de Gilbert, professeur comme lui, et devenu suspect au gouvernement terroriste, avait été destitué de ses fonctions et renfermé à Saint-Lazare. Cet ami laissait dès lors sans ressources une jeune femme et des enfants auprès desquels Gilbert s'empressa d'accourir. Non seulement il mit tous ses soins à dissimuler à la famille désolée le danger qui menaçait la tête proscrite, mais il réussit même à lui cacher le retrait des fonctions qui formaient toute sa fortune et son avoir. A cet effet, Gilbert, à l'expiration de chaque mois, venait apporter à la mère de famille la moitié de son propre traitement, lui persuadant que c'était partie du traitement même de son mari qui lui était conservée, indice à peu près sûr, ajoutait-il, de la délivrance prochaine du prisonnier. Le suspect fut, en effet, assez heureux pour être

élargi, et plus tard, quand toute cette famille témoignait sa reconnaissance à celui qui l'avait si noblement, si généreusement assistée, Gilbert pressait leur main à tous et les embrassait avec effusion.

Un autre de ses amis encore qui plus tard fut son collègue à l'Institut, Chanorier, riche, savant et se consacrant aux sciences agricoles, fut obligé de s'expatrier. Sa fortune et quelques ambitions jalouses avaient suffi pour inquiéter sa liberté et sa vie, et la tourmente révolutionnaire l'avait chassé devant elle à la recherche d'un abri plus sûr. Mais le fugitif laissait à sa terre de Croissy, indépendamment de ses autres biens, un trésor inestimable pour la science, le seul grand troupeau qu'il y eût alors en France, composé spécialement de bêtes à laine anglaises et espagnoles. Ces élèves, rassemblés et acclimatés à grands frais, étaient

le prélude, l'essai le plus complet encore de l'introduction de ces races si précieuses qu'après plus de cinquante ans d'efforts, de sacrifices et de soins nous ne sommes pas encore parvenus à posséder pures et un peu largement. Gilbert, qui, de concert avec Chanorier, s'était attaché dès lors à cette idée de la transformation des races ovines sur notre sol et qui plus tard devait payer de sa propre vie son dévouement à cette cause, Gilbert accourut en aide au propriétaire comme à son troupeau menacés. En sa qualité de directeur-adjoint de l'école d'Alfort, il plaida pour le savant qui s'en allait et réclama la conservation des bêtes à laine comme objet d'études, comme essai de propagation utile.

Ses démarches pour son ami n'eurent pas un résultat immédiat. Quant aux brebis, elles furent remises aux soins de l'é-

cole, qui les maintint dans leur état prospère, et quand, en 1797, les efforts, les instances de Gilbert eurent obtenu que Chanorier revit sa patrie, son cher troupeau lui fut remis plus beau, plus nombreux qu'il l'avait laissé.

Il écrit à sa femme le 29 thermidor l'an iv :

« J'allai, ma tendre amie, septidi soir  
» coucher à Croissy dont Chanorier vient  
» d'être remis en possession. Je comptais  
» en revenir hier matin d'assez bonne  
» heure pour être encore à temps de t'é-  
» crire, mais j'avais compté sans mon  
» hôte, c'est-à-dire sans Chanorier, qui  
» me retint le plus longtemps qu'il put.  
» Tu t'imagines aisément comme il m'a  
» fait bonne réception.

» Il m'a dit bien des fois combien il était  
» empressé de faire la connaissance de  
» M<sup>me</sup> Gilbert, dont Mosse, le fidèle ser-

» viteur, lui a dit tant de bien ; car Mosse  
» ne parle jamais de M<sup>me</sup> Gilbert qu'avec  
» une sorte de respect religieux. Tu devin-  
» es quelle a dû être sa satisfaction à l'ar-  
» rivée de son cher maître. Au reste sa  
» joie a été partagée par tous les habi-  
» tants de Croissy. Au moment où j'en  
» parlais, hier matin, il reçut la visite  
» d'une vingtaine de petites filles qui al-  
» laient faire leur première communion  
» et qui apportaient un beau gâteau d'a-  
» mandes et des bouquets fort bien arran-  
» gés. Cette petite troupe était réellement  
» intéressante. »

Tous ses moyens de protéger ses amis  
étaient dans ses titres scientifiques et dans  
l'estime et la confiance que son caractère  
heureux lui valait de tous les partis. Mem-  
bre de la commission et du conseil d'agri-  
culture près le ministère de l'intérieur, ses  
relations de tous les jours avec l'admini-

stration et son insistance habile et persuasive lui facilitaient singulièrement la tâche de soulager des infortunés et de rallier les débris dispersés des hommes et des choses scientifiques. C'est à Gilbert, aidé de quelques uns de ses collègues voués comme lui aux progrès de l'art, que l'on doit la fondation première alors d'un établissement où les expériences agricoles pouvaient se faire en grand et sous la surveillance éclairée des hommes compétents. Il avait beaucoup présumé de ce faisceau de lumières, de cette source régénératrice qui devait se répandre sur le pays et le féconder de toutes parts; et quand les exigences des temps et des circonstances ralentirent d'abord et puis étouffèrent enfin cette école des bonnes méthodes qu'il avait si laborieusement et si chèrement érigée, ce ne fut qu'à son corps défendant et après la lutte opiniâtre de toutes ses convictions,

de toute son énergie, de tout son amour du bien que l'on consumma cette ruine déplorable.

Tout son temps était donné aux soins de fondations et de propagations utiles. Consulté sans cesse par l'administration sur toutes les questions relatives à son art, c'est par des mémoires qu'il y répondait, et ces mémoires, partie imprimés dans les recueils scientifiques d'alors, partie manuscrits encore dans les cartons du ministère, sont autant de traités complets sur toute la science acquise à cette époque et se classent encore aujourd'hui avec honneur parmi les productions les plus remarquables qui soient venues depuis. Si tel grand établissement de culture dans les provinces avait besoin de l'œil et des conseils du maître, Gilbert partait et jetait à pleines mains autour de lui les fruits acquis de son expérience :

ailleurs, si quelque épizootie se déclarait, il partait encore et prodiguait les soins les plus pressés, les plus éclairés au bétail des campagnes, cette âme de toute agriculture; et ce n'était pas sans courage et sans dévouement qu'il lui fallait entreprendre ces excursions si salutaires. Plus d'une fois, au fond de la Bretagne ou de quelque autre province arriérée, lorsque pour arrêter les progrès de la contagion, il faisait abattre des animaux infectés sans ressources, les populations menaçantes se levèrent contre lui, l'accusèrent de leur ruine, et neutralisèrent ses efforts par l'emploi d'amulettes et de pratiques superstitieuses.

Parmi les divers traités qu'il écrivit à cette époque, ceux qui furent imprimés, indépendamment de son grand traité des *Prairies Artificielles*, sont :

*Instruction sur le vertige abdominal; ou indigestion vertigineuse des chevaux;*

*Recherches sur les causes des maladies charbonneuses;*

*Instructions sur le claveau des moutons;*

*Instruction sur les moyens les plus propres à assurer la propagation des bêtes à laine de la race d'Espagne;*

*Mémoire sur la tonte du troupeau de Rambouillet en 1797.*

Tant de travaux, tant de zèle, tant de succès obtinrent enfin une éclatante récompense, et Gilbert, lors de la formation de l'Institut, fut désigné pour l'une des cinq classes qui devaient le composer. Ainsi, ce jeune homme que nous avons vu si piètrement élevé qu'il lui fallut se débattre si longtemps contre les premières difficultés de la vie, voilà qu'il a l'honneur de faire nombre désormais parmi les sommités intellectuelles de son épo-

que et de siéger, à cet Institut si national, à côté de Fourcroy, de La Place, de Daubanton et de Cuvier.

Mais si, dans l'échelle des gloires de ce monde, l'homme laborieux montait avec d'autant plus de joie qu'il ne devait son élévation qu'à lui-même, de douloureux événements se manifestaient presque à la fois dans sa famille, et le cœur de l'excellent homme amassait plus d'amertume et de chagrins que les triomphes du savant n'en pouvaient effacer de longtemps. Sa mère qu'il aimait, qu'il honorait tant, et dont il était si parfaitement aimé lui-même, venait de faire une inquiétante et longue maladie dont elle ne se relevait qu'à grande peine, lorsqu'un de ces événements inattendus qui tombent quelquefois de tout leur poids au sein des familles, le jeta dans une anxiété d'autant plus cruelle que l'état de la convalescente

pouvait en recevoir le plus rude coup. Nous avons parlé d'un plus jeune frère, la Plante, qui depuis bien des années avait abandonné sa famille, soit que la rigidité paternelle l'eût poussé jusqu'à cet acte de désespoir, soit que lui-même, par défaut de cœur ou de caractère, se fût ainsi volontairement perdu. Tous les renseignements pris partout et à toutes les occasions n'avaient jamais pu mettre sur la voie de ce malheureux. Gilbert, dans tous ses voyages, dans ses relations scientifiques ou administratives, s'était enquis avec le plus grand soin du sort de son pauvre frère, jamais il n'avait pu trouver sa trace que lorsqu'il n'était plus possible de la suivre, de le joindre et le secourir. Et puis un jour tout renseignement, tout signe d'existence avaient cessé. Plus rien désormais ne révélait quoi que ce fût qui se rattachât de près ou de loin à cette

vie errante et cependant toujours chérie ; de sorte que la famille ne conservait plus la moindre espérance de retrouver jamais ce membre si fatalement détaché d'elle.

En 1798, Gilbert habitait Paris, lorsqu'il vit entrer chez lui un homme hâve, amaigri, malade et couvert de haillons. Les deux frères ne s'étaient pas vus depuis vingt-quatre ans et ne se reconnurent pas d'abord, mais aux premiers mots explicatifs ils furent dans les bras l'un de l'autre, et tous les deux pleurèrent dans leurs embrassements. Mais dans quel état ce pauvre frère revenait-il ! Rien de ce que la misère et la souffrance peuvent amener chez l'homme d'affaissement physique et moral, rien de ce que la décrépitude anticipée peut produire de hideux et de désolant n'avait épargné le pauvre la Plante ; et son frère, en même temps qu'il éprouvait tant de joie dans cette rencontre, se

désespérait cependant à la vue de tant d'affliction.

Tous les soins imaginables furent employés aussitôt pour relever cette nature délabrée, mais en vain ; et Gilbert, à deux mois de là, vit mourir la Plante entre ses bras. Le ciel n'avait semblé vouloir lui rendre cet être chéri que pour l'en priver presque aussitôt et plus cruellement encore.

Le frère en deuil écrivit à sa mère le 3 pluviôse an vi :

« Je ne l'avais, hélas! que trop bien  
» prévu, ma chère maman, mes soins, mes  
» efforts ont été sans succès : les vœux,  
» les secours de l'amitié n'ont pu triom-  
» pher des atteintes de la mort. Si je n'ai  
» pu prolonger les jours de mon trop  
» malheureux frère, j'ai eu du moins la  
» consolation de répandre le bonheur sur  
» les derniers. L'infortuné a goûté plus de

» jouissances pendant deux mois qu'il n'en  
» avait eu depuis vingt ans. Pendant l'in-  
» tervalle malheureusement trop court  
» qu'il est resté avec moi, j'ai mis toute  
» mon étude à trouver le moyen d'adou-  
» cir son sort. Tant qu'il lui est resté  
» quelques forces je l'ai fait sortir dans  
» ma voiture, et lors même que sa fai-  
» blesse a été telle qu'il ne pouvait plus ni  
» monter ni descendre mon escalier, je me  
» suis fait un plaisir de le charger sur  
» mes épaules. Fardeau bien précieux!  
» pourquoi faut-il que j'aie si tôt été privé  
» du plaisir que j'éprouvais à lui rendre  
» ce service fraternel ?

» Je savais fort bien que l'air qui sor-  
» tait de sa poitrine pouvait être funeste à  
» la mienne, mais je puis vous assurer, ma  
» chère maman, que cette considération  
» n'a jamais ralenti mon zèle.

» Il était d'ailleurs si bon, si attentif, si

» reconnaissant pour tout ce qu'on faisait  
» pour lui. Ce n'est que la veille de sa  
» mort qu'il a consenti à ne pas se lever  
» un peu. Jamais il ne voulait souffrir que  
» je le servisse, et je n'ai passé qu'une  
» seule nuit auprès de son lit; jamais enfin  
» je ne vis de malade moins incommode.  
» Il avait cependant beaucoup de désirs,  
» et c'est un des symptômes de cette ma-  
» ladie, mais ces désirs étaient aisés à sa-  
» tisfaire et peu coûteux. Quoiqu'il ait  
» demandé lui-même les secours spiri-  
» tuels, auxquels j'avoue que je ne pen-  
» sais guères, je ne crois pas qu'il ait ja-  
» mais eu connaissance de sa fin, et il a  
» entretenu jusqu'à son confesseur des  
» projets de conduite qu'il se proposait  
» d'exécuter quand il serait de retour dans  
» sa patrie. Il n'a montré du reste aucune  
» crainte de la mort. « Que je puisse, me  
» disait-il, embrasser encore une fois ma

» chère maman et mes sœurs et je n'ai  
» plus aucun regret de mourir.»

» Ne croyez pas, ma chère maman, que  
» c'eût été pour vous une consolation de  
» recueillir son dernier soupir : je vivrais  
» cent ans que l'image, l'affreuse image  
» de mon frère expirant dans mes bras  
» serait présente à mon esprit. Je vous  
» avoue que j'ai eu besoin de tout mon  
» courage pour soutenir ce spectacle dé-  
» chirant. J'ai accompagné au tombeau  
» ses tristes dépouilles, et il me semblait,  
» à la douleur affreuse dont mon âme était  
» pénétrée, que j'étais chargé de toute  
» celle de la famille.

» J'oublie, ma chère maman, que je  
» déchire votre cœur trop sensible, je  
» m'empresse d'éloigner de votre esprit  
» un tableau qui sera longtemps présent  
» au mien. Ma pauvre femme en a été  
» tellement affectée, que, depuis cette épo-

» que, elle n'est pas bien. Je vous assure  
» qu'elle n'eût pas fait plus pour sa sœur  
» que pour mon infortuné frère, et c'était  
» bien moins un devoir qu'elle accomplis-  
» sait que son goût propre qu'elle suivait.  
» Il eût été impossible de ne pas aimer ce  
» malheureux.

» Peut-être l'extrait mortuaire vous se-  
» ra-t-il utile ; je vous l'envoie. Quel triste  
» office ! moi qui comptais vous le con-  
» duire, qui m'en faisais une si grande  
» fête ! Le ciel en a décidé autrement. Si  
» jamais je n'avais éprouvé de joie aussi  
» vive qu'en revoyant mon frère, jamais  
» aussi je n'ai éprouvé de douleur com-  
» parable à celle que m'a causée sa mort.»

Ces malheurs qui venaient attrister son  
intérieur ralentissaient bien les travaux  
auxquels il avait voué sa carrière, mais  
ne les arrêtaient pas complètement et pour  
longtemps. Un de ses rêves ardents, une

de ses idées dominantes et qu'il caressait sans cesse avec amour était l'éducation et la régénération en France de la race des brebis. Les riches tissus produits par les laines anglaises et espagnoles lui faisaient chercher les moyens de créer autour de lui ces sources si abondantes de prospérité agricole et manufacturière. Tous ses vœux, tous ses efforts se portaient constamment désormais vers l'accomplissement de ce dessein, et dans toutes ses communications au ministère, dans toutes ses lectures à l'Institut, ses conclusions, toujours plus fortement motivées, tendaient à ce but qu'il voulait atteindre.

Mais par malheur plus d'une immense difficulté se dressa longtemps contre lui. En outre des affaires bien autrement importantes que le gouvernement d'alors avait sur les bras, et qui ne lui laissaient guères le loisir de s'occuper des brebis à

longue laine, l'Espagne, de son côté, était tellement fière et jalouse de ses beaux produits en ce genre, qu'elle interdisait sévèrement et complètement l'exportation de tout animal de cette race d'élite. Il ne fallut rien moins qu'une stipulation spéciale insérée dans un traité de paix, le traité de Bâle, pour faire jouir la France de la faculté d'acheter et de sortir d'Espagne des troupeaux mérinos ; encore cette faculté ne fut-elle stipulée que par un article secret et pour un certain temps à partir de la date du traité, tant les Espagnols ne cédaient en cela qu'avec répugnance, tant ils étaient avarés de ces trésors.

Gilbert, armé de ce fait diplomatique et vivement appuyé par ses collègues de l'Institut et les membres de la commission d'agriculture, dont il faisait partie, emporta presque d'assaut enfin cette autorisation d'introduire dans le midi de la

France les belles races de moutons espagnols, et le directoire, c'était lui qui gouvernait alors, décida qu'un agent serait envoyé sur les lieux et achèterait pour le compte de la république un nombre important de ces animaux. Cette mission fut naturellement offerte à celui qui avait été si longtemps le promoteur ardent d'une pareille mesure, et Gilbert, sans perdre un instant, se hâta d'autant plus de commencer son entreprise qu'il savait l'instabilité des choses gouvernementales, et que le moindre petit événement, au milieu des grands événements de cette époque, pouvait faire ajourner indéfiniment et pour toujours peut-être l'exécution de son rêve le plus chéri.

Cette précipitation même qu'il mit à entamer sa mission dans la crainte de laisser échapper l'occasion favorable, devait pourtant amener de bien funestes conséquen-

ces. Il craignait plus de faire ajourner son expédition que de négliger quelques unes des précautions, indispensables cependant, pour en assurer le succès. Ainsi se contenta-t-il de recevoir l'argent nécessaire pour aller jusqu'en Espagne, et de l'assurance qu'à Madrid on lui ferait compter le montant de toutes les acquisitions qu'il pourrait faire. Triste assurance qui devait ne se réaliser qu'en partie, déception fatale, cause amère de chagrins et de mort!

Ce n'est pas que quelques amis, tout en partageant l'engouement de l'Institut et des classes agricoles, manquassent de lui faire de sages remontrances; plus d'un avis bien sensé, bien sincère, lui rappela ces revirements soudains dans les hommes, dans les idées, dans les projets politiques, et l'engagea fortement à ne rien entreprendre avec des moyens d'exécu-

tion aussi incertains que ceux qu'on lui donnait.

Mais que servent toutes les remontrances de la sagesse humaine contre la destinée qui s'accomplit! Est-ce que dans les actes principaux, souverains de la vie, une sorte de fatalité impérieuse, irrésistible ne nous emporte pas malgré tout ce que l'on puisse dire et faire à l'encontre? Gilbert ne voulut rien entendre ni rien voir; on lui avait dit, Partez, et sur le champ, sans objection et malheureusement sans précaution, il se mit en route.

Ce fut au commencement de l'an VII qu'il quitta Paris. Quelques jours, en passant à Châtellerault, furent donnés par lui à sa famille; il prit un de ses jeunes neveux, Chesneau-Latouche qu'il emmena en qualité de secrétaire, et puis fit ses adieux à sa bonne mère, adieux suprêmes, il ne devait plus la voir. Mais c'est

elle encore à qui s'adresse sa dernière pensée lors de son dernier pas sur le sol de la patrie. Il lui écrit de Perpignan, au moment de quitter la France pour n'y plus revenir, et cette lettre, empreinte d'une tristesse affectueuse, semble témoigner vaguement d'un pressentiment funeste qui ne devait que trop se réaliser.

Perpignan, le 3 ventôse an VII.

« Je ne puis me déterminer, ma chère  
 » maman, à quitter la France sans vous  
 » avoir renouvelé l'assurance de mon ten-  
 » dre attachement. Nous sommes enfin  
 » sur notre départ après être restés ici  
 » bien plus longtemps que nous n'en  
 » avions le projet, mais il ne m'a pas été  
 » possible de faire plus grande diligence,  
 » quoique nous ayons travaillé constam-  
 » ment douze et quelquefois quinze heu-  
 » res par jour.

« J'ai trouvé ici de petites pièces d'or

» espagnoles qui m'ont paru fort jolies ;  
» j'ai imaginé qu'il vous serait peut-être  
» agréable d'en avoir, et je vous en en-  
» voie deux que je joins à cette lettre. C'est  
» un joujou et rien de plus, mais n'ayant  
» rien de mieux à vous offrir, je désire  
» bien que malgré cela vous soyez satis-  
» faite. J'aurais ajouté quelques pièces  
» de plus, mais j'ai craint que leur  
» poids ne fit ouvrir ma lettre et ne fût  
» cause de la perte de l'or et surtout de  
» celle de la lettre même, ce qui me serait  
» bien plus sensible.  
» Car en effet, je serais très fâché, ma  
» chère maman, que vous me crussiez as-  
» sez indifférent ou assez négligent pour  
» être sorti de France sans vous faire mes  
» adieux et sans vous réitérer l'assurance  
» de mon respect et de ma tendresse. Vous  
» ne devez pas douter que ces sentiments  
» m'accompagneront dans tous les lieux

» où je vivrai et durant tout le temps que  
» je vivrai.»

Gilbert vit donc enfin cette Espagne où, par amour de la science et en prévision des avantages agricoles et manufacturiers de son pays, tous ses vœux tous ses efforts avaient pressé ses pas. La classe de l'Institut tout entière dont il faisait partie le suivait de toutes ses espérances, et ces espérances étaient alors si largement partagées que la plupart des hommes marquants de l'époque l'encourageaient, le poussaient de toute leur puissance.

Ce ne fut qu'après un voyage lent, pénible et surtout périlleux qu'il arriva jusqu'à Madrid. Les routes d'Espagne, principalement aux Pyrénées, étaient infestées de brigands. On ne voyageait dans ce pays que par caravanes et sous escorte, encore Gilbert n'échappa-t-il que par un hasard providentiel au pillage de la troupe

dont il faisait partie, s'étant momentanément séparé d'elle quelques minutes avant qu'elle fût attaquée. Toujours est-il qu'il était encore sur les grands chemins que ses amis de France lui écrivaient à l'envi les uns des autres pour lui demander toutes sortes de choses.

Dussieux, pour son *Recueil agricole* :  
Paris, le 10 ventôse an VII.

« Mon cher confrère,  
» Votre lettre m'a enfin appris que vous  
» n'étiez pas mort et elle m'a moi-même  
» ressuscité. Car en effet j'étais dans un  
» état d'abattement qui tient de bien près  
» à l'entière destruction.

» Mais, mon aimable et cher confrère,  
» votre lettre a près d'un mois de date,  
» elle est restée en route je ne sais com-  
» bien de temps. En calculant bien et les  
» espérances que vous me donnez de vous  
» occuper sur le champ de l'article *Bes-*

» *tiaux au vert* et l'espace de temps qui  
» s'est écoulé, il me semble que je devrais  
» déjà l'avoir reçu. Les inondations se se-  
» raient-elles aussi déclarées contre moi ? \*  
» Il n'aurait plus fallu que ce fléau pour  
» achever mon désespoir.

» Je vous en prie, ne perdez pas de  
» temps pour me faire passer cet intéres-  
» sant paquet. La poste est là, qu'elle me  
» l'apporte bien vite, je ne lésinerai point  
» sur les frais de route.

» Agréez, mon cher et respectable con-  
» frère, l'assurance de mon inviolable et  
» respectueux attachement.

» DUSSEUX. »

Les membres de la Société libre d'agri-  
culture de la Seine écrivent à Gilbert le  
15 ventôse an VII :

\* Cette année fut désastreuse en France sous le  
rapport des inondations. C'est ce à quoi Dusseux  
fait allusion.

« Citoyen,  
» La nécessité de connaître les maté-  
» riaux qui peuvent être à la disposition  
» de la Société pour former les ouvrages  
» qu'elle se propose de livrer annuelle-  
» ment à l'impression pour l'utilité pu-  
» blique, nous a déterminés à vous prier  
» de nous envoyer la liste des *Dissertations*,  
» *Instructions* ou *Observations* relatives à  
» l'agriculture et que vous avez en porte-  
» feuille, ou de celles dont les matériaux  
» pourraient être assemblés en peu de  
» temps.  
» Nous vous prions aussi de joindre à  
» cette liste un aperçu de l'étendue des  
» manuscrits que, d'après cette invitation,  
» vous croirez pouvoir nous envoyer et  
» l'indication approximative de l'époque  
» où vous nous ferez jouir de cette con-  
» tribution que nous réclamons de votre  
» zèle pour les progrès de l'agriculture.

» Salut et fraternité.

» *Les membres du bureau de la Société,*  
 » J.-B. DUBOIS, PARMENTIER, CELE,  
 » SYLVESTRE, HUZARD. »

Il n'est pas jusqu'à de l'encre d'imprimerie qu'on demande à Gilbert, la confection perfectionnée de cet ingrédient étant encore un secret que gardait l'Espagne.

An VII de la République.  
 « Baudouin, imprimeur de l'Institut national, a l'honneur d'inviter le citoyen Gilbert à vouloir bien faire tous ses efforts pour se procurer à Madrid de l'encre d'imprimerie. Il serait bien important, surtout pour le progrès de l'art, d'avoir de cette encre de chez Ibarra, directeur de l'imprimerie royale. Cet artiste s'est toujours refusé à communiquer le secret de la composition et de la fabrication.

» On enverrait alors ce produit à l'un  
» de nos chimistes, membre de l'Institut,  
» pour en faire l'analyse.

» L'art devra beaucoup au citoyen Gil-  
» bert s'il peut parvenir à obtenir cette  
» encre.

» BAUDOIN.»

Il y a ce fait à remarquer, c'est que Gilbert laissait en France de nombreux et bien véritables amis. Son caractère toujours heureux et expansif depuis son enfance, son amabilité, son affabilité constantes, et par dessus tout le fond qu'on pouvait faire sur sa parole, ses actes et son obligeance, de tout cela résultait qu'avec lui une simple connaissance devenait promptement intime, et que cette intimité une fois née, durait toujours. Croira-t-on, si je le dis, que dans toute sa vie il ne reste pas trace qu'il ait eu un seul détracteur, un seul ennemi. Dans toute sa

correspondance, dans tous les documents écrits qu'il nous a laissés, il n'y a pas d'exemple qu'il élève la plus petite plainte contre personne, et quelque charité qu'on puisse ajouter à ses bonnes qualités, il n'est pas supposable que des inimitiés qui seraient venues embarrasser sa carrière ne se fussent pas reflétées quelque part. Heureux est l'homme qui dans sa vie n'a trouvé que des visages souriant au sien et des mains serrant affectueusement les siennes ! Soit que ceci tienne à l'individualité même, objet de tant de faveur, soit que des circonstances particulières, extraordinaires, aient été pour beaucoup dans cet état de choses, heureux est l'homme de cette catégorie, car son analogue est rare dans notre société de misères, de haines et de jalousies !

Son premier soin, à Madrid, fut de voir les banquiers chez lesquels, au nom

de son gouvernement il devait toucher, au fur et à mesure de ses besoins, les fonds nécessaires à l'accomplissement de sa mission. On lui dit alors que ces fonds seraient à sa disposition selon que le gouvernement français lui-même les aurait comptés à Paris aux correspondants des banquiers de Madrid. Ce n'était pas tout-à-fait de l'argent comptant, mais enfin Gilbert ne douta pas un instant que ses traites fussent couvertes, et tout aussitôt il se mit à l'œuvre pour acheter des animaux et les conduire en France. Par l'intermédiaire de l'ambassadeur de la république on l'avait annoncé, accrédité parmi les éleveurs et les grands propriétaires des provinces, et c'est à cheval, accompagné seulement de son jeune neveu et d'un domestique, qu'il s'aventura dans le pays. Il parcourut ainsi la province de Léon et l'Estramadure, visitant les fermes et les

châteaux, vivant bien ou mal selon les temps, selon les lieux, selon les hommes qu'il rencontrait, et s'occupant activement de choisir et d'acheter tout ce qu'il croyait apte à pouvoir être naturalisé dans les provinces méridionales de la France.

Les achats furent nombreux. Gilbert reçut, pour les payer, une première somme de 23,308 fr., faible acompte sur les engagements qu'il venait de prendre, mais qui pouvait alimenter sa mission et le faire attendre; plus tard, le gouvernement français versa chez un banquier de Paris dix autres mille francs, mais ce banquier ayant failli, ses correspondants de Madrid refusèrent de compter cette somme, et c'est de là que date le commencement de ses chagrins de toute sorte. Des affaires plus importantes absorbent en France l'attention et les finances; les hommes se succèdent aux affaires, les constitutions chan-

gent, le directoire tombe, le consulat vient à sa place, et dans tous ces revirements où tant d'intérêts immenses étaient engagés, le pauvre acheteur de moutons reste en Espagne, oublié, perdu, abandonné. Non pas que sa correspondance, ses réclamations énergiques fissent défaut auprès du ministère de l'intérieur, auprès de ses amis de l'Institut, auprès de tous ceux qui pouvaient avoir de l'influence; mais rien ne venait apporter le remède efficace, de l'argent.

Un de ses collègues, Tessier, lui répondait en l'engageant à la patience :

1<sup>er</sup> fructidor an VII.  
 « Et nous aussi on nous paie mal et  
 » même on ne nous paie pas. Si seule-  
 » ment l'argent qui nous revient vous al-  
 » lait, ce serait au moins l'un de nos  
 » amis qui en profiterait. Nous pendons  
 » nos dents aux crochets. Les Français ne

» sont pas aussi sobres que les Espagnols :  
 » un peu de lard ne nous suffit pas.  
 » Dubois nous a lu plusieurs de vos  
 » lettres ; nous voyagions alors avec vous.  
 » Une d'elles nous a effrayés, c'est celle  
 » où vous partiez de Barcelonne au risque  
 » d'être volé. Dans le même temps on ve-  
 » nait de nous raconter le vol fait à des  
 » marchands qui vous ont précédé et avec  
 » lesquels vous deviez partir. Ce n'était  
 » point une plaisanterie. Huzard aussi  
 » nous a donné de vos nouvelles ; toujours  
 » on vous a écouté comme on vous écou-  
 » terait à la tribune de l'Institut.»  
 Et puis plus tard Tessier lui écrivait  
 encore :  
 » Je dis aux échos d'alentour que vous  
 » êtes à plaindre afin que quelqu'un le re-  
 » porte à ceux qui peuvent y remédier. Il  
 » est inconcevable qu'on soit aussi peu  
 » occupé de vous secourir. Si j'étais plus

» haut placé je crierais bien plus fort en-  
» core contre cette coupable indifférence.»  
Il était à plaindre, bien à plaindre en  
effet. Seul en pays étranger, sans appui,  
sans connaissances, il a pris, sur la foi de  
son gouvernement, des engagements qu'il  
ne peut remplir. Il s'en afflige, il s'en dé-  
sole pour lui, il s'en désolé plus encore  
pour le nom, pour l'honneur de son pays  
qu'il compromet, mais son courage ne  
faillit pas encore. Il a besoin d'argent pour  
payer les troupeaux achetés, pour les  
nourrir et les conduire en France, il use  
de son propre crédit à défaut du crédit de  
la France, il emprunte personnellement,  
il engage son patrimoine, et comme tout  
ceci ne suffit pas encore, il refuse de ren-  
trer en France et semble vouloir payer de  
sa personne et se livrer lui-même en gage  
aux créanciers de son pays.  
Un fait signalera encore ce qu'il y avait

de grandeur et de sentiments élevés dans cet homme si modeste et presque abandonné : ses liaisons d'affaires l'avaient conduit à traiter pour un certain nombre d'animaux avec un grand d'Espagne, qui, pensant peut-être amener Gilbert à de plus grandes concessions pour le prix, ou bien tout simplement voulant être généreux à son égard, imagina de lui proposer en cadeau personnel, et en dehors du marché officiel, un certain nombre des plus belles têtes de son troupeau. Gilbert n'hésita point à refuser. Il le fit, non pas avec le ton hautain d'une vertu sauvage, mais avec toute l'urbanité, la modération et la fermeté qui convenaient bien mieux à la dignité de son caractère.

Il écrit de Madrid, le 27 mai 1800, à ce personnage qui voulait être si généreux :

« Monsieur le Duc,  
Dans les instructions que m'a remises

» mon gouvernement, je n'ai point trouvé  
» la défense de recevoir les bêtes à laine  
» qu'on pourrait m'offrir gratuitement ;  
» mais je serais d'autant moins fondé à me  
» prévaloir du silence de mes instructions,  
» que, quelque haute opinion qu'on ait  
» en France de la générosité espagnole, il  
» n'est certainement venu à l'idée de per-  
» sonne qu'elle pouvait être portée à un  
» tel degré. Si c'était, Monsieur le Duc, pour mon  
» compte particulier que je fusse venu  
» chercher des moutons en Espagne, je ne  
» considérerais que ce que vous êtes, que  
» ce que je suis moi-même ; j'accepterais  
» sans hésiter, et je me bornerais à expri-  
» mer ma reconnaissance. Mais ce senti-  
» ment, que la noblesse de votre procédé a  
» porté à son dernier terme, ne peut me  
» faire oublier que je suis l'agent de la  
» république et que je ne puis engager sa

» reconnaissance sans l'assentiment de  
» son gouvernement.

» Je n'ai donc pas dû perdre de vue le  
» rôle purement passif dont je suis chargé,  
» et j'ai cru n'avoir pas d'autre parti à  
» prendre que de faire passer au ministre  
» de l'intérieur la lettre mille fois trop  
» obligeante que vous m'avez fait l'hon-  
» neur de m'écrire. J'ai sacrifié la crainte  
» de passer pour manquer de modestie  
» au désir de faire connaître à mon gou-  
» vernement les dispositions favorables  
» dont vous êtes animé pour lui.

» J'écris à l'instant pour qu'on vous  
» compte la valeur de vos béliers en une  
» lettre de change sur MM. Deudoat, ban-  
» quiers à Madrid et dépositaires de mes  
» fonds. Je consens d'autant plus volon-  
» tiers à ce que cette lettre reste entre vos  
» mains jusqu'à ce que je sois instruit des  
» intentions de mon gouvernement, que

» depuis assez longtemps je n'ai d'autres  
» fonds que ceux que j'ai pu me procurer  
» sur mon propre crédit, et que j'attends  
» chaque jour l'effet des promesses que  
» l'on ne cesse de me faire. »

Déjà depuis plus d'un an Gilbert est à la peine quand sa mission ne devait pas durer six mois. Mais il l'a dit et il tiendra parole, rien ne pourra le déterminer à quitter l'Espagne tant que ses troupeaux ne seront pas libres d'en sortir, tant que la dernière pistole due par son gouvernement ne sera pas payée. Il se résignera à toutes les privations, à tous les chagrins, il y sacrifiera sa fortune, et plus encore, hélas ! sa vie ; mais il veut rester à son poste, il ne le désertera pas.

Avec tant de circonstances malheureuses, des causes de chagrins d'une autre sorte venaient encore trouver Gilbert. Il avait été, près le ministère de l'intérieur,

un des membres les plus actifs, les plus laborieux de la commission consultative d'agriculture ; il avait puissamment contribué à la formation d'une ferme-modèle à Versailles, de plus la bergerie de Rambouillet lui avait dû sa prospérité et sa durée ; eh bien ! il apprenait que tout cela, commission d'agriculture, ferme-modèle et bergerie, était incessamment attaqué, menacé de ruine.

Son collègue Huzard lui écrit de Paris, le 12 nivôse an VIII :

« Il est temps que tu reviennes, mon  
» bon ami, si tu veux trouver le pauvre  
» bureau d'agriculture encore en vie. De-  
» puis longtemps nous sommes abreuvés  
» de dégoûts ; Villemorin ne vient plus  
» du tout, Tessier et moi voulions don-  
» ner notre démission au commencement  
» de cette année et Cels nous a déclaré ne  
» pouvoir donner la sienne. Nous sommes

» restés en attendant qu'on nous renvoie.  
» Tous nos établissements sont abandonnés, dénigrés, poursuivis. On nous doit neuf mois de traitement, on en doit autant à l'école d'Alfort et plus encore à celle de Lyon. On doit l'impossible aux fournisseurs de ces établissements, quelques uns ont déjà fait banqueroute; Chabert et Nioche sont poursuivis devant les juges de paix.  
» Nos étalons meurent de faim, on ne trouve plus qui veuille les nourrir, et les départements nous proposent d'en vendre une partie pour faire manger les autres.  
» L'administration des domaines poursuit Rambouillet avec acharnement et veut absolument en toucher les produits.  
» On s'occupe beaucoup maintenant des manufactures de soie de Lyon et l'on oublie nos moutons, nos laines, nos

» établissements ruraux, nos écoles. Et  
» tous ceux qui s'en mêlent un peu ne  
» sont secondés par personne, excepté  
» Chanorier, avec lequel nous allons es-  
» sayer de sauver Rambouillet si cela est  
» possible.»

» Son savant et judicieux collègue de l'In-  
stitut, Tissot, lui écrit aussi le 10 ventôse  
an VIII :

» Je suis peiné plus que personne, mon  
» cher ami, de toutes les contrariétés que  
» tu éprouves. Elles m'affligent pour toi  
» qu'elles font souffrir et pour la répu-  
» blique dont elles donnent une idée dé-  
» favorable à l'étranger. Il est bien dou-  
» loureux de voir qu'on ne sait pas trou-  
» ver où amasser quelques écus pour une  
» opération vraiment utile, et que l'on  
» prodigue l'or pour des sottises. On nous  
» fait toujours de bien belles phrases, on  
» nous parle en termes très éloquents de

» soutenir le commerce, de raviver l'in-  
» dustrie nationale ; mais on n'est réelle-  
» ment occupé que d'intérêts de faction,  
» d'ambition, de puissance personnelle.  
» Voilà ce que je vois depuis longtemps,  
» et, pendant ces débats des passions par-  
» ticulières, l'administration publique  
» croule de toutes parts, livrée aux plus  
» déhontés fripons de l'ancien et du nou-  
» veau régime.

» Quel dommage, mon cher ami, que  
» dans un temps que tu sais bien, on n'ait  
» pas évité certains excès ! Alors on avait  
» plus d'idées utiles en administration  
» dans le cours d'une décade qu'à présent  
» on en a dans tout le cours d'une année.  
» Tout est maintenant entre les mains des  
» hommes à réputation, et la plupart de  
» ces hommes, revêtus du manteau d'une  
» opinion factice, sont les mêmes qui ont  
» fait chavirer depuis la révolution tous

» les gouvernements qui ont eu l'imprudence de les employer. Reptiles dangereux, ils n'attendent toujours que le moment où ils ont repris les forces que leur avait fait perdre une inaction forcée pour s'élaner sur leur bienfaiteur. Tu reconnaitras sans doute quelques uns des individus dont je te trace le portrait. Où tout cela nous mène-t-il ? Je l'ignore ; mais je ne saurais penser que ce soit à aucun résultat heureux.

» En dehors d'un petit établissement que j'ai créé, tout le reste de mon temps est employé à mon instruction personnelle. Je suis toujours avec attention tout ce qui regarde l'administration publique. Dix ans de ma vie employés au service de la liberté dans différents postes sont une trop grande avance pour que je puisse oublier des idées qui me sont chères ; mais au moins l'ambition

» ne me tourmente en aucune façon, et je  
» ne ferai jamais, pour obtenir un emploi,  
» toutes les bassesses dont je suis le té-  
» moin. Je ne m'étonne pas si, pour leur  
» malheur comme pour le nôtre, ceux qui  
» gouvernent parviennent en peu de temps  
» à mépriser beaucoup les hommes ; ils  
» voient tant de gens prosternés à leurs  
» pieds qu'ils croient que tous sont pareils  
» à ces flatteurs intéressés.

» Après la politique, la littérature prend  
» sa place. J'ai terminé entièrement la  
» traduction en vers des églogues de Vir-  
» gile ; je l'accompagne de la traduction  
» également en vers de tous les passages  
» que Virgile a imités de Théocrite, d'une  
» églogue entière de ce dernier poète et  
» de différents morceaux de Bion, son  
» successeur ou son contemporain. A tou-  
» tes ces choses succédera l'épisode entier  
» de Nisus et d'Euryale que j'ai corrigé

» avec soin. Mon ouvrage est presque  
» achevé moins la prose de la préface, et  
» je suis tout à l'heure prêt à donner à  
» l'impression. J'aurais pu le faire plus  
» tôt, mais je recule un peu, le jugement  
» du public m'effraie, et, quoique j'aie pris  
» de sévères conseils, j'ai toujours peur.

» C'est une entreprise si hardie de met-  
» tre ses vers à côté de ceux du premier  
» des poètes! Cependant je vais me hasar-  
» der. Toi, mon cher ami, fais des vœux  
» pour que ton ami réussisse et ne soit pas  
» sifflé comme il pourrait arriver malgré  
» toutes les peines qu'il s'est données. Car  
» je l'avoue que j'ai travaillé avec une  
» constance et une opiniâtreté bien gran-  
» des. Si tu avais été ici je l'aurais mon-  
» tré mes vers, ta censure amicale et fran-  
» che m'aurait été très utile, car je me suis  
» aperçu, à tes remarques sur mes pre-  
» miers essais, que tu avais un goût sûr

» en poésie. A ton défaut j'ai pris l'avis  
» de quelques personnes éclairées. Après  
» m'avoir bien critiqué elles m'encoura-  
» gent; Dieu veuille que leur avis soit  
» juste!»

Et puis l'agronome Tessier écrit à son  
tour, en nivôse an VIII :

« Tout va mal dans nos pauvres établis-  
» sements agricoles. Sans une sorte de res-  
» pect qu'a inspiré jusqu'ici notre zèle  
» désintéressé, je crois qu'on aurait tout  
» détruit. Tant ira la cruche à l'eau qu'en-  
» fin elle se cassera, je le crains beaucoup.  
» Cependant notre ministre a consenti à  
» recevoir un mouton engraisé à Ram-  
» bouillet pour prouver encore que la  
» race mérinos peut s'engraisser. Car  
» nous avons eu à combattre les cultiva-  
» teurs, les manufacturiers; il nous reste  
» encore les bouchers à convaincre. Cette  
» espèce d'hommes n'est pas la plus aisée.

» Le mouton donné au ministre sera  
» partagé en quatre : une part pour lui,  
» une pour son frère et une à chacun des  
» autres consuls.

» Vous ferez bien de nous revenir avec  
» ce que vous pourrez échapper de bêtes  
» de vos désastres. Tout ne sera pas per-  
» du. Rapportez votre tête et vos notes  
» seulement si vous ne pouvez faire mieux.  
» Vous sentez que nous vous aimons mieux  
» que tous les mérinos d'Espagne. Je sais  
» combien vous voudriez remplir entière-  
» ment votre mission, mais ce ne sera pas  
» votre faute, et vous aurez vu ce qu'il  
» fallait voir sur les lieux. Encore une  
» fois, ce ne sera pas avoir perdu votre  
» temps. Cette réflexion m'est commune  
» avec Cels, et je me glorifie de l'avoir  
» faite avec lui.

» Je vous ai mandé la mort du bon Dau-  
» banton, enterré sur la butte du Jardin

» des Plantes au pied d'un cyprès ou d'un  
» thuia, je n'y ai pas trop regardé. Son  
» convoi était plutôt une apothéose qu'un  
» enterrement. A peine était-il malade  
» que ses places étaient convoitées et peut-  
» être demandées. On a nommé à celle du  
» Jardin, Dolomieu, qui, s'il vit encore, la  
» trouvera à son retour de Sicile ; à celle  
» du collège ci-devant royal, Cuvier ; à  
» celle du sénat, je ne sais pas qui encore.  
» Aura qui sera le plus adroit celle de  
» l'Institut. Rien ne reste, mon camarade.  
» Il serait possible que vous trouvassiez  
» le conseil d'agriculture fondu à votre  
» retour. Villemorin est uniquement à sa  
» chose, Huzard bien dégoûté, moi en  
» ayant dix pieds par dessus la tête, et  
» Cels n'y tenant que par constance et par  
» quelques autres motifs que je ne connais  
» pas. Je sais bien que si je peux m'en ti-  
» rer je le ferai. Ni honneur, ni profit,

» voilà notre lot; avons-nous donc étudié  
» toute notre vie pour faire un aussi sot  
» métier? C'est pourtant dommage, car  
» nous étions unis entre nous et tous ani-  
» més du véritable amour du bien. Ainsi  
» ne soyez pas surpris de la dissolution  
» d'un bon métal, soit dit sans amour  
» propre. Ce qui ne se dissoudra pas, ce  
» sera l'estime et l'attachement que nous  
» aurons toujours les uns pour les autres.  
» Adieu, mon camarade; puissent nos  
» toasts et nos vœux vous donner force  
» santé et argent.»

Ainsi, toutes ces choses, toutes ces bases  
de prospérité nationale qu'il avait si ar-  
demment rêvées, si laborieusement éta-  
blies, auxquelles il avait voué toute sa  
carrière, tous ses efforts, tout son talent,  
voilà que tout s'en va, tout s'écroule. Lui  
fallait-il, avec les douleurs de sa position  
en Espagne, la mort de toutes les espé-

rances qu'il avait laissées dans son pays à côté de ses établissements.

Ses collaborateurs, ses amis l'appellent à grands cris pour sauver leurs chers moutons, leurs chères prairies artificielles. Et lui, cloué loin du sol natal, il peut d'autant moins leur venir en aide qu'il est plus impuissant dans sa propre cause. Voilà que déjà l'établissement agricole de Versailles n'existe plus. Il a été donné au membre du directoire Syeès en récompense de l'appui qu'il avait prêté au général Bonaparte devenant premier consul. Désormais en France on parle guerre et gloire, constitution nouvelle, places et faveurs, mais à l'agriculture on n'y pense plus.

La résolution de Gilbert est cependant plus que jamais arrêtée. Ni sa position précaire, ni les déceptions qu'il éprouve, ni les chagrins, ni les douleurs de toute

sorte qui viennent l'assaillir, ni les instances de ses amis, rien ne lui fera lâcher pied sur cette terre qu'il ne croit pas pouvoir quitter avec honneur tant que son gouvernement ne sera pas quitte envers elle. Sa fortune personnelle est engagée et absorbée, mais elle n'a pu suffire à tout payer, et lui, toujours à cheval, parcourt les provinces et les villages où ses engagements ont été pris, rassurant ainsi par sa présence tous ceux à qui de l'argent est dû.

Les fatigues de cette vie errante épuisaient cependant les forces de sa constitution robuste, sur laquelle il avait le tort de trop compter. Toujours en plaine ou sur les montagnes, marchant sous un climat qui n'était pas le sien, absorbé par les affaires, les soucis, les études et les observations agricoles auxquelles il se livrait sans relâche, toute sorte de gîte lui suffi-

sait pour reposer sa tête, et là où le jour finissait, là il s'arrêtait, quelque part qu'il fût. Que de nuits il passa couché, à ciel ouvert, sur les rochers de la Sierra de Ségovie! Le plus souvent la cabane des pères était son refuge, leur nourriture était la sienne, et par la résignation, le courage et la patience, il espérait arriver jusqu'à des temps moins malheureux.

Il tomba malade, les fièvres intermittentes s'emparèrent de lui, mais ne l'arrêtèrent pas. Le jour qu'elles lui laissaient libre, il reprenait ses courses ordinaires et ne cessait, dans son inépuisable activité, d'appeler par tous les moyens imaginables l'attention et l'accomplissement des promesses de son gouvernement.

Mais la république elle-même, durant ce temps, subissait, dans son propre sein, toutes les vicissitudes inhérentes aux choses de l'humanité. Le directoire était ren-

versé, la constitution de l'an VIII proclamée, et le consulat prenait les affaires. Quel moyen qu'on s'occupât du pauvre Gilbert au milieu de cet assaut général des grandes positions politiques! Chose étonnante! on s'occupait de lui cependant, mais dans un sens que jamais ses prévisions ne lui avaient fait entrevoir. Le croira-t-on? cet homme qu'on laisse mourir de besoin et de chagrin en Espagne, cet homme qui ne demande qu'un peu d'argent pour payer les dettes de son pays et rentrer en France, on ne répond point ou l'on répond mal à ses cris de détresse, et puis un jour on lui annonce qu'un des sièges au corps législatif lui est accordé. Honneur sans doute, mais triste honneur qu'on lui faisait là. C'était François de Neufchâteau, son ami, qui lui valait cette dignité nouvelle, hochet qu'on jetait peut-être à sa vanité d'homme pour

endormir les douleurs de sa position.

Gilbert, dont la sérénité d'esprit et de cœur n'avait pourtant jamais été beaucoup altérée par tout ce qu'il avait souffert et souffrait encore, reçut cette nouvelle avec son calme et sa gaieté de toujours. On s'étonnera de la lettre pleine d'enjouement et de bonhomie qu'il écrivit alors à son promoteur aux fonctions législatives, et l'on se demandera peut-être comment tant de facilité, tant de liberté d'idées peuvent se faire jour à travers tant de malheurs.

Madrid, ce 25 nivose an VIII.

« Est-ce que vous y avez bien pensé,  
 » mon cher confrère et bon ami? moi législateur!  
 » moi qui, depuis plus de vingt ans,  
 » Ai l'honneur de servir nosseigneurs les chevaux!  
 » N'avez-vous donc pas craint que ma nomination n'eût l'air d'une épigramme  
 » contre cette pauvre espèce humaine dans

» laquelle la médisance prétend que nos-  
» seigneurs ont tant d'analogues? Vous le  
» voulez, n'est-ce pas? Soit fait comme il  
» est dit et aux dépens de qui il appar-  
» tiendra. Mais souvenez-vous alors que  
» s'il m'arrive jamais de proposer quelque  
» bonne médecine de cheval, ce sera à  
» vous de dire le *med culpá*. Je me rassure  
» cependant en songeant que fort heureu-  
» sement je n'aurai rien à proposer et que  
» mon rôle se réduira à dire *oui* ou *non*.  
» Vous avouerez-vous pourtant ma tur-  
» pitude? Parmi les éléments dont il a plu  
» à la bonne nature de former mon indi-  
» vidu, elle a mis une assez forte dose de  
» babil, qui me cause, à des intervalles  
» assez rapprochés, des démangeaisons in-  
» supportables. Vous en avez eu un échan-  
» chantillon dans la lettre éternelle que  
» je vous écrivis il y a sept ou huit jours;  
» jugez combien il m'en coûtera pour me

» réduire au rôle passif d'écouteur, moi  
» qui n'ai jamais pu écouter quatre minu-  
» tes de suite sans interrompre l'orateur  
» tout au beau milieu de sa période. Ce  
» sera un bien grand sacrifice, mais il  
» comptera peut-être pour le salut de mon  
» âme.

» Ce n'est pas ma faute d'ailleurs si je  
» suis descendu en ligne directe de la bonne  
» Eve, que l'auteur de la nature avait  
» douée, dit-on, de la même disposition,  
» qu'elle a communiquée à ses descen-  
» dants, voire même à ses descendantes.

» Eve aimait mieux, pour s'en faire conter,  
» Prêter l'oreille aux fleurettes du diable  
» Que d'être femme et ne pas caqueter.

» Souvenez-vous bien, mon cher ami,  
» que c'est pour vous, et pour vous seul,  
» que je hasarde tout bas, tout bas, tout  
» bas cette innocente citation. Pour rien  
» au monde je ne voudrais qu'elle vint aux

» oreilles de quelques aimables personnes  
» de votre connaissance et de la mienne.  
» J'ai trop intérêt à garder mes deux yeux,  
» ne fût-ce que pour jouir du plaisir de  
» les voir.

» A propos de femmes, savez-vous bien  
» que madame la mienne s'est avisée de se  
» mettre l'esprit en quatre pour me per-  
» suader que je ne devais pas accepter les  
» fonctions auxquelles on m'a fait l'hon-  
» neur de m'appeler, et qu'elle a porté  
» l'impudence jusqu'à me soutenir à mon  
» nez, à ma barbe, que je n'avais ni les  
» qualités, ni les talents qu'exige une pa-  
» reille place ?

» Quelle médisance ! Mais elle ne s'en  
» est pas tenue là ; elle a déchainé contre  
» moi son père, sa mère, la mienne, qui  
» sais-je encore ! Mais je viens de lui lâ-  
» cher à brûle-pourpoint, ainsi qu'aux  
» honorables membres de sa clique, une

«...débiter»

» bordée de patriotisme qui foudroiera,  
» je l'espère du moins, cette impertinente  
» coalition.  
» Avez-vous jamais vu! me soutenir à  
» moi que je n'ai pas de talent! Il est bien  
» vrai qu'à la première nouvelle de ma  
» nomination, je me suis trouvé absolu-  
» ment du même avis; mais à présent que  
» je me suis un peu examiné, oh! c'est  
» bien différent. Je me suis trouvé en mé-  
» rite un fonds d'autant plus riche, que  
» jusqu'à présent j'en ai fort peu dépensé.  
» Quelle belle chose que l'économie! Si  
» quelque chose m'étonne, après avoir  
» ainsi fait mon inventaire, c'est qu'on  
» n'ait pas songé à moi pour la place de  
» premier consul. Mais patience, me voilà  
» dans la carrière; il n'y a, comme on dit,  
» que le premier pas qui coûte, et quand  
» madame ma femme sera première con-  
» sulesse, nous verrons si elle fera encore  
» la dégoûtée.»

C'était du courage et de la force de cœur à lui que de rire ainsi dans le malheur. Car quelque honorable que fût ce témoignage du souvenir qu'on gardait de lui dans sa patrie, ses embarras et ses souffrances n'en étaient point allégés, on ne faisait que le glorifier en France quand on le laissait prisonnier à l'étranger. Mais c'était la nature de cette âme fortement trempée, que de rester calme et digne quoique ulcérée. Ce temps de résidence forcée fut donc pris en patience autant que possible, et Gilbert s'efforça toujours, par les distractions de toute sorte, à tirer le meilleur parti possible de la plus triste position. Il s'était fait de bonnes connaissances en Espagne, et ses amis de France, ses collègues entretenaient avec lui, nous l'avons vu, la plus active et la plus intéressante des correspondances.

De toutes ces lettres savantes, spirituel-

les, surtout amicales, qu'il recevait alors, et qui, reproduites ici, feraient un travail sans fin, nous n'en citerons qu'une seule, parce qu'elle émane d'un homme né dans la même ville que Gilbert, et qui s'était comme lui, bien que par des moyens et à des titres différents, hautement élevé dans la hiérarchie sociale. M. Creuzé-Latouche était lui aussi de Châtellerault. Homme instruit et surtout bien partagé sous le rapport de la fortune, il avait été nommé député aux états généraux en 1789. A la fameuse séance du jeu de paume, l'élan sublime de ses collègues l'avait emporté jusqu'à faire le serment avec eux, et depuis lors, membre des assemblées législatives qui se succédèrent, il était arrivé sans grand éclat, mais non sans quelque mérite et beaucoup d'intégrité, jusqu'au sénat de la constitution de l'an VIII. Rien pourtant dans sa vie n'avait marqué ni

par de grands travaux, ni par des circonstances extraordinaires autres que celles des événements d'alors, et cette élévation successive jusqu'à la docilité sénatoriale du consulat, tenait simplement et sans autre cause à l'enchaînement naturel des choses qui le portaient doucement d'échelon en échelon. Excellent homme du reste, mais tant soit peu roide et guindé à l'égard de ceux dont il n'avait rien à attendre, il se retranchait trop peut-être dans son importance et n'évitait pas assez cette satisfaction de lui-même que lui donnait l'habitude d'une existence toujours calme, heureuse et surtout prospère en fait des honneurs de la société.

Gilbert et lui, pourtant, n'avaient pas eu de liaisons d'enfance. L'un était sorti jeune de la localité commune, luttant durant de longues années, par le travail, contre les difficultés de la vie ; M. Creuzé-

Latouche, au contraire, avait grandi dans sa famille au milieu de l'aisance et de toutes les douceurs qu'elle procure ; il siégeait déjà à l'assemblée nationale, à la constituante, à la convention, que l'autre s'épuisait encore en travaux pour se faire connaître et parvenir. Le chemin qu'ils suivaient alors dans la vie était donc loin d'avoir la même direction, et Dieu savait seul qu'un jour peut-être ils devaient aboutir presque au même but. La connaissance entre eux ne s'établit que lorsque Gilbert eut assez grandi par lui-même pour arrêter le regard de son excellent quoiqu'un peu hautain compatriote, et cette connaissance se resserra dès lors de plus en plus jusqu'aux relations d'une assez grande intimité.

M. Creuzé-Latouche, comme tous les amis de Gilbert, lui écrivait donc en Espagne pour le consoler, le soutenir et l'a-

muser de ses contes. Une de ses lettres est datée de Paris 25 pluviôse an VIII.

» Oui, je vous écrirai, citoyen législateur, quoique vous soyez mon ami ; car je n'écris qu'à mes ennemis, et je suis obligé de regarder comme tels tous les importuns, qui semblent rêver la nuit comment ils me feront perdre mon temps en m'adressant leurs rêves, sans jamais manquer de me demander que j'y réponde. Je vois que c'est une véritable conspiration.

» Je croyais trouver dans le sénat les béatitudes du paradis après être sorti du purgatoire des Cinq-Cents. Mais, ô néant des espérances humaines ! les lettres tombent encore comme la grêle. Elles me poursuivent aux séances du sénat, et chez moi dans toutes les portions de mon appartement. Si j'entreprends quelquefois d'y répondre, c'est comme si je

» voulais entreprendre de remplir le ton-  
» neau des Danaïdes. Si je ne répons pas,  
» on m'en écrit d'autres pour m'en deman-  
» der raison. Encore si j'y trouvais, ci-  
» toyen législateur, ces sujets de médita-  
» tion profonde que présentent les vôtres  
» surtout quand vous parlez cuisine!...

» Il est bien vrai que la plupart des let-  
» tres que je reçois ont pour objet prin-  
» cipal la cuisine de ceux qui les écrivent.  
» Mais ce sujet n'y est jamais énoncé for-  
» mellement, et il me faut une contraction  
» pénible d'esprit pour l'y trouver ; par  
» exemple, mon ancien curé de Saint-Jac-  
» ques m'a écrit plusieurs lettres pour me  
» prouver qu'il était propre à tout. Il pré-  
» tend même avoir des vues admirables  
» pour l'administration des Eaux et Forêts,  
» et je devine que sa grande affaire serait  
» que sa cuisine pût mieux aller, et que  
» c'est essentiellement là-dessus qu'il vou-

» drait, par mon moyen, fixer l'attention  
» du gouvernement. Ce qui me fait croire  
» encore que la cuisine joue un grand rôle  
» dans la cause des obsessions dont j'ai à  
» me plaindre, c'est que, dans un très  
» grand nombre des lettres que je reçois,  
» le style et ce que je puis savoir relati-  
» vement aux personnes, me montrent  
» évidemment des hommes qui ne sont  
» presque jamais sortis de leur cuisine, et  
» qui y ont fait toutes leurs campagnes  
» pendant la révolution.

» Mais enfin tous veulent à présent  
» qu'on les emploie à un service plus ap-  
» parent, et le grand moyen sur lequel  
» tous ces écrivains fondent leurs préten-  
» tions et leurs titres, c'est, disent-ils, *le*  
» *nouvel ordre de choses.*

» Cela me rappelle l'histoire d'un solli-  
» citeur de bénéfice sous l'ancien régime,  
» qui, par la faveur d'un de ses proches,

» avait été recommandé au dépositaire de  
» la feuille par le roi de Prusse. Cet hom-  
» me se présentait souvent à l'audience de  
» Monseigneur, et celui-ci lui disait une  
» fois : *Mais, Monsieur, vous n'avez rien*  
» *fait pour l'Eglise, vous ne travaillez point.*  
» — *Monseigneur, c'est bien vrai, mais le roi*  
» *de Prusse!...* Une autre fois : *Mais, Mon-*  
» *sieur, je ne vous reconnais aucune capa-*  
»  *cité, aucun talent.—Monseigneur, c'est*  
» *bien vrai, mais le roi de Prusse!...* Une  
» autre fois encore : *Mais, Monsieur, je*  
» *sais que vous n'avez pas une conduite fort*  
» *édifiante, vous ne vous gênez point, vous*  
» *n'avez pas de très bonnes mœurs.—Mon-*  
» *seigneur, c'est bien vrai, mais le roi de*  
» *Prusse!...* C'est à peu près dans le mê-  
» me genre que nombre de gens préten-  
» dent se faire un titre incontestable du  
» *nouvel ordre de choses* pour répondre à  
» toutes les objections. Tous ceux qui,

» jusqu'à présent, n'avaient songé à être  
» rien, se représentent le *nouvel ordre de*  
» choses comme les noces de Gamache;  
» ils viennent tous avec leur poëlon. Je ne  
» m'en fâcherais pas tant s'ils ne me coût-  
» taient une aussi grande dépense de  
» temps et de ports de lettres.

» Vous savez, citoyen législateur, qu'une  
» des grandes difficultés de l'art oratoire  
» est celle des transitions. Ce n'est pas  
» que j'aie vu pendant mes cours nombre  
» de gens qui n'y étaient point embarras-  
» sés. Pour moi, qui sors pour ainsi dire  
» de dessus les bancs, j'ai imaginé, pour  
» vous tirer de la cuisine où je vous ai  
» retenu par mon article précédent, de  
» vous faire passer dans la cave, objet que  
» vos voyages ne vous auront pas fait ou-  
» blier sans doute, et sur lequel j'espère  
» que vous nous apporterez un nouveau  
» fonds de connaissances. Observez, je

» vous prie, autant que vous le pourrez,  
» soit par vos yeux, soit par des rapports  
» fidèles, les vignes et les pratiques de  
» l'Espagne. Cette partie de l'agriculture  
» est celle où les faits des différents pays  
» sont entre eux les plus discordants. Je  
» n'ai point vu de possibilité, jusqu'à pré-  
» sent de les concilier dans une théorie  
» générale; j'ai même été fort dérouté,  
» d'après mes observations faites en Cham-  
» pagne, sur des principes que je m'étais  
» formés d'après celles faites ailleurs.»

» Mais recueillons toujours des faits,  
» et vous en particulier dans les lieux où  
» vous êtes, autant que vous le pourrez.  
» Informez-vous notamment si les vins de  
» liqueur sont ou non passés par le feu.  
» Mais des observations instructives vous  
» passerez peut-être à autre chose : je veux  
» dire que si vous songez pour vous à  
» quelqu'emplette de bon Malaga ou autre

» de première main, amplifiez un peu la  
» pacotille pour vos amis.

» Si je ne vous écris pas plus souvent  
» que je le fais, mon cher ami, j'ai du  
» moins la langue plus libre que les doigts  
» pour parler de vous. J'ai été d'un grand  
» dîner, il y a quelque temps, pour fêter  
» un mouton de race espagnole. Les con-  
» vives étaient tous des membres de la  
» Société d'agriculture et de l'Institut. On  
» vous porta des toasts en chœur, et cha-  
» que bouchée de mouton rôti, bouilli,  
» grillé, fricassé amenait des éloges pour  
» vous. On vous souhaitait santé, prompt  
» retour et bourse bien remplie, dernier  
» article qui est une chose fort rare. Mais,  
» comme je vous l'ai entendu dire sou-  
» vent, plaie d'argent n'est jamais mor-  
» telle.

» Le citoyen Dubois fut sommé néan-  
» moins de vous envoyer des secours. On

» m'a dit depuis qu'il allait le faire. Tâ-  
» chez donc de revenir nous voir promp-  
» tement.

» J'ai su que vous aviez écrit au corps  
» législatif pour annoncer votre accepta-  
» tion, et j'ai remis moi-même au sénat  
» la lettre que vous lui avez adressée.

» Nous attendons avec impatience la  
» belle saison. J'espère que nous en pas-  
» serons ensemble une partie dans le sé-  
» jour de Vaux. Je n'y voudrais pas re-  
» noncer quand bien même je serais pre-  
» mier consul ou roi de toutes les Es-  
» pagnes.»

Le citoyen Dubois, dont parle M. Creuzé-  
Latouche était un ami de Gilbert bien  
placé pour le servir et qui cependant y par-  
venait à peine. Secrétaire-général au mi-  
nistère de l'intérieur, pouvant dès lors ai-  
der toutes les démarches, toutes les instan-  
ces, et l'état financier du gouvernement con-

sulaire s'étant amélioré, il lui fut enfin possible de faire ordonnancer quelques fonds qu'on fit passer à Gilbert. Mais ces fonds étaient loin de lui suffire encore pour tout liquider et le sortir de là. N'importe il les remit aux créanciers qui firent encore comme lui, prirent patience, et les troupeaux équivalents à la somme qu'il venait de compter se dirigèrent vers la frontière de France.

Les mois s'écoulèrent encore dans cet état de choses, et Gilbert toujours atteint de fièvres intermittentes ne cessait pourtant pas de courir la province de Léon, l'Estramadure et l'Andalousie. Sa correspondance avec sa famille, avec ses amis et ses collègues, employait le temps qu'il ne donnait pas aux fatigues et à ses études, et puis différents traités écrits sur ce qu'il voyait dans ses courses, abrégèrent au-

tant que possible ses instants de dégoût et d'ennui.

Nous avons de lui, sur un combat de taureaux auquel il assista à Madrid, une lettre dans laquelle il exprime toute son horreur pour cette coutume atroce qui consiste à repaître le public d'un spectacle où des hommes sont sacrifiés contre des animaux furieux pour le plus grand plaisir de la foule enthousiasmée. Nous avons encore de sa main une relation assez légère de quelques unes de ses courses dans les provinces espagnoles, et la reproduction de ce travail, que nous insérons ici, témoignera du moins des efforts d'esprit et de gaieté que le malheureux faisait toujours pour s'étourdir.

« Léon, ce 12 août 1800.

» A M. le marquis de la Colonilla.

» Vous m'avez témoigné le désir de recevoir de mes nouvelles ; en tardant plus

» longtemps à vous en donner, je croi-  
» rais manquer à la reconnaissance que  
» m'inspire un intérêt aussi obligeant,  
» aussi flatteur pour moi. Je crains bien,  
» en fait d'intérêt, que mon odyssee ne  
» vous en présente pas beaucoup, mais  
» les grands événements ne sont pas faits  
» pour tout le monde.

» Je n'ai guère vu dans la vieille Cas-  
» tille que de vastes plaines dont le sol est  
» très bon, presque toutes cultivées, mais  
» mal cultivées, et qui m'ont ennuyé par  
» leur monotone et fastidieuse uniformité.  
» Aux approches de Valladolid, j'ai trouvé  
» de noires forêts de pins qui font naître  
» des idées tout aussi noires et dont la  
» teinte est encore renforcée par la crainte  
» de rencontrer quelques unes de ces ban-  
» des d'assassins qui en font leur rési-  
» dence ordinaire. Il n'y a de cela que  
» quelques jours, une bande de ces bri-

» gands a dépouillé un nombre considéra-  
» ble de malheureux Asturiens qui, après  
» avoir fait la moisson des laborieux Ca-  
» stillans, rapportent dans leur patrie le  
» mince produit de leurs sueurs. On pré-  
» tend même que plusieurs ont été tués  
» pour avoir voulu défendre leur chétif  
» pécule et que quelques femmes qui les  
» accompagnaient ont été maltraitées. C'est  
» sans doute un crime bien noir que d'at-  
» taquer des femmes, mais au moins cela  
» n'ôte la vie à personne. Mais voler de  
» malheureux Asturiens, qui ont à peine  
» de quoi végéter, assassiner des infor-  
» tunés, tous nobles comme le roi, et qui  
» n'en sont pas moins pour cela des hom-  
» mes très utiles à l'état, c'est, en vérité le  
» comble de l'atrocité.

» Je ne vous parlerai point, Monsieur,  
» de Valladolid que vous connaissez sans  
» doute mieux que moi. D'ailleurs ses

» soixante-douze églises conventuelles, ses  
» cathédrales, ses collégiales, canonicales,  
» prioriales, succursales et trois pages en  
» *ales*, ne m'ont pas permis de voir les  
» maisons. Ses curés, ses vicaires, ses  
» chanoines, ses prébendés, ses chantres,  
» ses abbés, ses prieurs, ses archiprêtres,  
» ses moines noirs, blancs, pie, gris,  
» bruns, barbus, non barbus, rasés, cou-  
» ronnés, non couronnés, coiffés, non coif-  
» fés, encapuchonnés ou non, avec cordon  
» ou sans cordon, ceinturonnés, non cein-  
» turonnés, chaussés ou déchaussés, cu-  
» lottés ou sans culottes, ne m'ont pas  
» permis non plus d'y voir les hommes.  
» Je passerai donc de suite, s'il vous plaît,  
» à Léon.

» Qu'on me parle, Monsieur, de la po-  
» lice de cette ville! Je ne sais pas pour-  
» quoi, en vérité, on ne la prend pas par-  
» tout pour modèle, et les grands hom-

» mes d'état qui l'ont établie ont trouvé  
» le moyen de l'étendre jusqu'aux actes de  
» la vie les plus minutieux. Un collègue  
» n'est pas mieux réglementé. Il n'est pas  
» un habitant, quelqu'attentif qu'il puisse  
» être, qui parvienne à échapper à une  
» petite amende au moins par semaine au  
» profit du corrégidor et de ses vigilantes  
» sentinelles. Malheur à celui qui, à Léon,  
» a faim ou soif avant huit heures du ma-  
» tin ou après neuf heures du soir ! Dé-  
» fense de vendre ou d'acheter du pain et  
» du vin avant l'une et après l'autre de ces  
» heures ; c'est bien sa faute aussi, de quoi  
» s'avise-t-il d'avoir besoin de boire ou  
» de manger avant l'époque déterminée par  
» M. le corrégidor. L'heure de la vente  
» de tous les autres objets est également  
» fixée ; tant pis pour celui qui n'est pas  
» attentif, les horloges sont faites pour  
» servir à quelque chose.

» Le besoin de l'acheteur, d'un côté, de  
» l'autre la cupidité du marchand, qui  
» augmente ses prix en raison des risques,  
» tendent cependant sans cesse à éluder  
» des lois si sages. Tant mieux ! Une bonne  
» prison, de bonnes amendes, et chacun  
» fait ses affaires.

» Les environs de Léon sont délicieux,  
» le pays est partout arrosé, mais ces ar-  
» rosements faits sans précaution, donnent  
» lieu à des lagunes qui rendent les cam-  
» pagnes fort malsaines. En ce moment,  
» la moitié de la ville, sans me compter  
» ou en me comptant, est attequée de la  
» fièvre tierce. L'acide du limon serait in-  
» contestablement le meilleur préservatif,  
» le plus puissant curatif de cette maladie ;  
» mais il est impossible de trouver un li-  
» mon dans toute la ville, soit que les mé-  
» decins s'entendent pour écarter ce fruit  
» qui croît en abondance dans les Astu-

» ries, à quatorze lieues d'ici, soit que le  
 » corrégidor perçoive aussi une amende  
 » sur les morts et les mourants.  
 » Le tout soit dit sans conséquence, car  
 » je l'ai vu ce terrible corrégidor. C'est  
 » une espèce de *muchacho*, de petit garçon  
 » dont la personne est loin d'en imposer.  
 » Je ne parle que de l'extérieur, car quant  
 » à l'intérieur c'est bien autre chose vrai-  
 » ment. Tous les beaux esprits de Léon,  
 » de Vegamian, de Val-de-Buron, de las  
 » Bavias et autres lieux non moins célèbres,  
 » m'ont assuré qu'il avait du génie com-  
 » me un démon. Il signe son nom pour un  
 » *réal* et ne fait rien payer pour le para-  
 » phe.  
 » Lorsque j'ai fait mon entrée à Léon,  
 » entrée qui n'avait certainement rien de  
 » triomphal, il était malheureusement neuf  
 » heures sonnées. J'avais avec moi mon  
 » neveu, mon domestique et quatre ber-

» gers très affamés et surtout très altérés.  
» Il n'y avait, comme de raison, à l'au-  
» berge ni pain, ni vin; on n'avait à  
» m'offrir, pour mon souper et celui de ma  
» suite, que du foin. L'aubergiste, à qui je  
» demandai très poliment un verre d'eau,  
» m'offrit d'une manière assez discourtoise  
» de m'indiquer le chemin de la fontaine.  
» Quoi qu'il en soit, le zèle de mon domes-  
» tique pour me procurer, ainsi qu'à mes  
» compagnons de voyage, un peu de pain  
» et de vin faillit lui devenir funeste; il  
» n'échappa que par miracle aux limiers  
» du corrégidor, et les vendeurs n'en fu-  
» rent pas quittes à si bon marché.  
» Croirez-vous bien, Monsieur, que mal-  
» gré un ordre aussi admirable, Léon n'est  
» pas précisément la ville que je voudrais  
» choisir pour fixer mon séjour. Je dirais  
» même volontiers d'elle ce que Voltaire

» a dit quelque part de la Salente de Fé-  
» nelon :

» Je consens de bon cœur

» D'être fessé dans les murs de Salente

» Si je vais là pour chercher mon bonheur.

» Comme je m'imagine bien que vous  
» n'êtes guère plus tenté que moi de cher-  
» cher la béatitude dans la ville de Léon,  
» je m'empresse de vous en sortir pour  
» vous transporter sur les montagnes.

» Ne vous attendez pas, Monsieur, à dé-  
» couvrir, des montagnes de Léon, tous  
» les royaumes de la terre, vous n'y ver-  
» rez avec moi que des choses très ordi-  
» naires et qui se trouvent journellement  
» sous vos yeux. Des élévations, très sur-  
» prenantes sans doute, mais pas plus que  
» quelques autres que nous apercevons à  
» tout moment. Des hauteurs dont le cœur  
» est de marbre et l'extérieur couvert de  
» glace et de neige, toujours en raison

» directe de l'élévation des pics qui se  
» dressent fièrement dans les nues et sem-  
» blent vouloir escalader le ciel. Sans cesse  
» minées par dessous ou frappées de la  
» foudre, elles roulent tôt ou tard avec  
» un fracas épouvantable, entraînant dans  
» leur chute les pics subalternes qui s'é-  
» levaient à leur ombre et semblaient  
» former leur cour. Avis à qui il appar-  
» tiendra. Vous y verrez encore de vastes  
» cavernes dont la bouche est toujours  
» béante et qui résonnent en raison du  
» vide qu'elles contiennent. Combien de  
» ces cavernes-là dans vos tribunaux, dans  
» vos sociétés, dans vos temples ! Combien  
» de bouches toujours ouvertes dont il ne  
» sort jamais que du bruit !

» J'ai encore vu dans les montagnes des  
» aigles qui, comme beaucoup d'autres  
» aigles de ce monde, sont souvent bien  
» petits. Des vautours mâles et femelles

» qui semblent ne respirer que pour ré-  
» gner sur des déserts et des cadavres.  
» Des corbeaux noirs comme des corde-  
» liers, bien gros, bien gras, et qui ne  
» sont bons ni à bouillir ni à rôtir. Des  
» ours qui attendent les hommes dans les  
» défilés et les embrassent pour les étouffer.  
» Des chamois qui se servent de leurs  
» cornes pour s'accrocher aux sommets  
» et se soutenir sur les précipices. Il me  
» semble, Monsieur qu'on peut voir toutes  
» ces espèces d'animaux-là sans sortir de  
» la *Villa y Corte* de Madrid. »  
» J'ai vu encore, sur les montagnes des  
» loups bien cruels, bien affamés, bien  
» altérés de sang, qui, là comme partout,  
» vivent aux dépens de la gent mouton-  
» nière, et semblent s'entendre avec les  
» bergers et les chiens qui pourtant sont  
» bien payés et bien nourris pour les dé-  
» fendre. J'ai vu de vieux renards croquer

» de jeunes poulettes ; mais ce qu'on ne  
» voit que chez vous, et sans lunettes, ce  
» sont de vieilles poules croquant de jeunes  
» renards ; et ceux-ci, après avoir été cro-  
» qués, se trouvent être plus gros, plus  
» gras, plus audacieux et surtout beaucoup  
» mieux fourrés qu'auparavant. J'ai vu  
» des vipères qui se cachent sous l'herbe  
» pour mieux assurer leurs morsures ; des  
» nuées de papillons qui viennent se brû-  
» ler à la chandelle, des myriades de mou-  
» stics, de maringouins, de puces et pis  
» encore, qui s'accrochent à la peau d'un  
» misérable avec leurs suçoirs, sans com-  
» paraison comme les notaires, les avo-  
» cats, les procureurs, les juges et tout  
» le reste de la séquelle dévorante. Et  
» puis des sangsues dont la pompe, exa-  
» minée à la loupe, ressemble, le croirez-  
» vous, Monsieur ? aux doigts des inten-  
» dants, des lieutenants de police, fiscaux,

» juges de police, douaniers, etc., etc.  
» Et puis on trouve partout des infor-  
» tunés qui travaillent jour et nuit, suent  
» sang et eau pour engraisser d'autres êtres  
» qui crèvent d'obésité. Des auberges où  
» l'on ne trouve ni pain, ni vin, ni lit, ni  
» tables, ni chaises pour s'asseoir, mais  
» qui sont obstruées d'*Ecce-Homo*. Des  
» ruisseaux, des rivières fort abondants à  
» leur source, mais bientôt épuisés par de  
» copieuses saignées, et n'arrivant jamais  
» au tiers de leur cours.  
» J'ai vu... Eh! mon Dieu, *quand aura-*  
» *t-il tout vu?*  
» J'aurais bien envie, Monsieur, de ré-  
» pondre comme Petit-Jean : *Eh! pour-*  
» *quoi celui-là m'a-t-il interrompu? Je ne*  
» *dirai plus rien.*  
» Mais vous n'en serez pas quitte à si  
» bon marché. Je vous ai parlé de beau-  
» coup d'animaux et ne vous ai pas dit

» un mot encore de ceux qui ont été l'ob-  
» jet spécial de mon voyage, de ces pau-  
» vres moutons qui nous rendent de si  
» grands services. Je les ai observées avec  
» beaucoup d'attention ces fameuses *caba-*  
» *nas* si célèbres dans toute l'Europe,  
» et l'on ne me reprochera pas de n'ex-  
» porter que des bêtes ordinaires. Ce se-  
» rait bien ma faute, en vérité; car j'ai  
» fait mon choix dans les *cabanas* de Ne-  
» grete, de l'Escorial, de Fernan-Nuniez,  
» d'Arozarena et autres non moins renom-  
» mées. Si je puis m'en rapporter à mes  
» petites connaissances, ce choix n'est pas  
» mauvais.

» Mais si ces bêtes sont bonnes, je puis  
» vous assurer qu'elles sont bien à moi.  
» Il m'a fallu vaincre tigres et lions pour  
» les arracher, et je ne sais si la conquête  
» de la toison d'or coûta plus cher. Ne  
» m'étais-je pas figuré que les propriétai-

» res des troupeaux en étaient les maîtres,  
» et que, porteur de leurs ordres, je n'a-  
» vais qu'à me baisser et prendre ! J'é-  
» tais loin de compte ; j'ai trouvé les  
» *mayoraux* vingt fois plus maîtres que  
» les maîtres et presque autant que les  
» bergers. Enfin, après bien des paroles  
» et surtout beaucoup d'argent une par-  
» tie de mon troupeau est en marche pour  
» la terre sainte, pour la terre sacrée de  
» la liberté. Puisse-t-il y arriver à bon  
» port ! Puisse-je l'y suivre bientôt moi-  
» même !

» Vous parlerai-je maintenant, Mon-  
» sieur, de l'opinion bien extraordinaire  
» et relative au bénéfice négatif des pro-  
» priétaires de troupeaux ? Je l'ai combat-  
» tue, je vous assure de toutes mes forces.  
» L'autorité de quelques calculateurs bien  
» connus pour entendre leur intérêt me  
» venait en aide ; celle de M. Marga, qui

» ne cesse d'acheter des *cabanas*, celle sur-  
» tout de M. d'Yranda qui sait mieux cal-  
» culer que moi, et il y paraît. C'est avec  
» M. d'Yranda principalement que j'au-  
» rais voulu causer de toutes ces choses ;  
» mais, à chaque fois que je me suis pré-  
» senté à sa porte, ou bien il était absent,  
» on me l'a dit du moins, ou bien il était  
» occupé, et il est dans mes principes de  
» ne déranger jamais personne. Il m'a  
» toujours fait dire, il est vrai, que je lui  
» ferais plaisir d'accepter son dîner. Cer-  
» tes je fais cas d'un bon dîner tout com-  
» me un autre et j'y sais faire honneur ;  
» mais quand un homme a le courage d'a-  
» bandonner sa patrie pour courir le mon-  
» de sans autre intérêt que celui de servir  
» son pays ; quand cette patrie dont il s'é-  
» loigne est la France et ce monde qu'il  
» va courir est l'Espagne ; quand il re-  
» nonce volontairement à ses affections les

» plus chères, qu'il expose sa santé, sa sûre-  
» té, sa très mince fortune, sa vie; quand il  
» ne craint point de dormir sur des ro-  
» chers, dans des cabanes de pasteurs, de  
» manger avec eux des *migas*\* préparées  
» avec du suif de mouton; je vous de-  
» mande, Monsieur, si vous croyez qu'un  
» bon dîner soit ce qui doit flatter le plus  
» un homme de ce caractère? M. d'Yranda  
» a trop d'occupation ou moi trop de loisir.

» Après vous avoir ennuyé, Monsieur,  
» par tant de balivernes, je ne sais si ce  
» n'est pas abuser de votre longue pa-  
» tience, et mettre votre indulgente amitié  
» à une trop rude épreuve que de vous  
» entretenir de ce qui m'est plus particu-  
» lièrement personnel. Si cette lettre, du  
» reste, vous paraît trop longue, rendez-la  
» courte en ne la lisant point.

\* Mies de pain.

» J'avais pris Léon pour le centre de  
» mes opérations. Dans le dernier voyage  
» que j'y fis, un de mes chevaux s'est trou-  
» vé malade ce qui m'a obligé de laisser  
» auprès de lui et mon neveu et mon do-  
» mestique, dans l'espérance que deux  
» mauvaises têtes en feraient peut-être une  
» bonne. Mauvais calcul ! il est vrai que  
» je leur ai laissé des instructions si pro-  
» fondément savantes, que, seules prises  
» en infusion, elles étaient capables de gué-  
» rir la maladie la plus incurable. Aussi,  
» à mon retour, ai-je trouvé mon cheval  
» . . . . . un peu plus mal qu'avant mon  
» départ.

» Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai  
» été attaqué à Léon d'une fièvre violente  
» avec des douleurs aiguës dans les reins,  
» les cuisses et les genoux.

» Fort bien ! me direz-vous, rien de plus  
» juste que d'être puni par où l'on a pé-

» ché. Mais vous êtes extrêmement aimable, M. le Marquis, avec votre justice !  
» Je voudrais bien savoir pourquoi, lorsqu'il n'y en a aucune dans le monde, je dois, moi, être une exception à la règle générale, et, comme le bouc d'Israël, me charger des iniquités du monde.  
» Quand M. Delacolonilla qui, dit-on, a beaucoup péché, reste toujours frais, dispos et vermeil, pourquoi moi, qui n'ai commis que quelques légères peccadilles, qui n'ai, comme l'âne de la fable, tondu de ce pré que la largeur de ma langue, pourquoi dois-je être fustigé par les verges de la justice.

» Il me fallait, mort ou vif, me rendre dans les montagnes de *Las Babias*. J'allais sur les bras des bergers nombreux, des troupeaux divisés qu'il me fallait réunir, et très peu d'argent. Je suis donc parti avec la fièvre, qui, dans le

» même jour, m'a quitté, repris, quitté,  
» puis repris encore, et a fini par se déclara-  
» rer tierce. Je l'ai promenée de montagnes  
» en montagnes, de rochers en rochers, de  
» cabanes en cabanes sans parvenir à lui  
» trouver un gîte ou je pusse la laisser.  
» Je fus donc obligé de la ramener à Léon  
» où je l'avais prise, bien décidé, du reste,  
» à mettre à ses trousses une couple de  
» bonnes médecines qui lui ôtassent l'en-  
» vie de revenir.

» Je me suis, en conséquence, adressé à  
» un apothicaire pour me procurer les  
» drogues dont je me proposais de me  
» servir. Mais voici bien une autre affaire!  
» Le pharmacien m'a assuré qu'il ne pou-  
» vait me donner un atôme de toutes les  
» choses précieuses que contenait sa bou-  
» tique, si les médicaments qui devaient  
» servir à ma guérison n'étaient déter-  
» minés, réglés, recettés *por un facultario*,

» par un médecin pourvu légalement du  
» droit *coupandi, taillandi, tuandi impu-*  
» *nè per totam terram.*  
» Je n'ai pas, Monsieur, une grande  
» confiance dans la médecine, et quant  
» aux médecins, je les crains comme le  
» feu, la peste, l'inquisition. J'ai donc dé-  
» claré net au pharmacopole que, puisque  
» dans ce pays, la médecine ne pouvait  
» faire un pas sans le médecin, j'aimais  
» mille fois mieux me passer de l'une que  
» de courir les risques de m'abandonner  
» à l'autre : qu'au reste en me refusant ses  
» drogues il y perdait plus que moi. Cette  
» observation a fait vibrer la corde sensi-  
» ble, et après quelques moments de ré-  
» flexion : La faculté, m'a-t-il dit, doit  
» s'assembler dans une heure pour une  
» affaire de la plus haute importance ; je  
» ferai mon rapport, présentez-vous vous-  
» même à l'assemblée et nous verrons. Il

» s'agissait en effet d'une affaire majeure,  
» de faire le procès à un malheureux qui  
» avait commis l'attentat horrible d'an-  
» ticiper sur les droits de la faculté en se  
» jetant dans la rivière.

» J'ai paru devant l'aréopage assassin ;  
» j'expose ma demande. La discussion  
» s'ouvre sur la question de savoir si un  
» particulier peut jouir du droit de s'ex-  
» pédier de ce monde avec les armes de la  
» médecine et sans l'intervention de ses  
» ministres. Grands débats. Je demande  
» la parole. *Divise afin de régner*, a dit je  
» ne sais qui ; je crois que c'est Machia-  
» vel. Moi qui ne veux rien avoir de ma-  
» chiavélique et qui ne veux commander  
» qu'à mes moutons, j'ai, pour le besoin  
» de ma cause, exalté jusqu'au troisième  
» ciel l'insinuante profession des apothi-  
» caires, la seule qui ait le droit de pren-  
» dre les gens en traître sans qu'on puisse

» y trouver à redire. J'ai assuré les chi-  
» rurgiens de mon respect pour leur art ;  
» je leur ai promis d'avoir recours à eux  
» si je perdais bras ou jambes, et aux  
» médecins si je perdais la tête.

» Ce trait a fait sourire les deux ordres  
» subalternes. Enfin, après beaucoup de  
» *si*, de *mais*, de *car*, de *oui*, de *non*, il  
» a été arrêté que, pour cette fois seule-  
» ment, et sans tirer à conséquence pour  
» l'avenir, il me serait permis de pren-  
» dre, lever, emporter de la boutique de  
» don Pablo Clisterillo quatre onces de  
» manne et quatre gros de séné, et d'en  
» user *ad libitum*.

» Après cette victoire, presque aussi  
» difficile à remporter que celle de Ma-  
» rengo, l'ennemi n'a plus opposé qu'une  
» faible résistance. Je l'attends en ce mo-  
» ment pour dresser définitivement les ar-  
» ticles de la capitulation. C'est sur le

» champ de bataille même, c'est-à-dire  
» dans mon lit, que je vous trace cet im-  
» pitoyable bavardage ; mais que voulez-  
» vous, Monsieur, attendre de bon d'une  
» fièvre tierce ?

» Pour ne pas vous causer d'inquiétude  
» en vous laissant croire que ma mau-  
» vaise tête est plus près du délire que je  
» ne le pense, je m'empresse de terminer  
» enfin cette interminable lettre, en vous  
» réitérant, Monsieur, l'assurance de mon  
» respect et de mon bien sincère attache-  
» ment. »

« Cette lettre incisive et amère où le rire  
et la gaieté s'exhalent du lit d'un malade,  
d'un mourant, ont quelque chose de triste  
et de douloureux. Certes tout ce que dit  
Gilbert par rapport à l'espèce humaine, de  
la voracité des uns, de la docilité, de la  
facilité des autres, était malheureusement  
vrai pour son temps comme cela était vrai

pour les époques antérieures, comme ce le sera nécessairement, infailliblement pour les époques futures. L'homme est ainsi fait, la société est ainsi constituée, que toujours, partout et dans toutes les circonstances, il y aura des exploitants et des exploités, des moutons à tondre et des insectes qui les suceront.

Les derniers mois de la vie de Gilbert se passèrent ainsi dans les souffrances et dans l'exubérance de force et d'énergie qu'il surexcitait encore en lui-même pour lutter contre un mal sans remède. Ses affaires marchèrent encore, toujours à jour, et rien ne fut ralenti, pas même les consolations et les secours qu'il prodiguait sans cesse à des compatriotes malheureux que leurs opinions religieuses et politiques avaient fait fuir devant la république, et que, dans ses courses sur la terre étrangère, il rencontrait partout en che-

min. Plus d'une grande infortune, plus d'un grand nom dans la classe nobiliaire dut alors à son entremise auprès des hommes influents de l'époque, protection, assistance et souvent le bonheur de retourner au pays natal. Il ne nous appartient pas de réveiller ici, pour quelques familles aujourd'hui si prospères et qui doivent tant à Gilbert, les cendres d'un passé souffreteux et humble, ne citons à cet égard et en sa faveur qu'un seul exemple, celui qui se rapporte à un prêtre, vieux alors et qui n'existe plus.

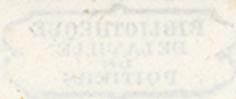
Gilbert, quoiqu'appartenant à une famille extrêmement pieuse, avait grandi dans les idées de réaction de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle contre les principes religieux, et jamais rien en lui n'était venu modifier la conviction profonde qu'il avait mise dans les opinions philosophiques de ce temps-là.

Et cependant, en Espagne, il rencontre à chaque pas des hommes dont les idées lui sont antipathiques, et que la révolution française avait chassés de leurs foyers. Ses préventions à leur égard sont toujours les mêmes ; mais, à ses yeux, partout les hommes sont frères, et le malheur quel qu'il soit a droit aux égards, à l'assistance. Les prêtres exilés ne sont plus pour lui que des français, des amis dans la détresse, et ses efforts, ses soins de toute sorte, et son argent surtout, quand il en a, viennent autant que possible en aide à leur infortune. Écoutons un de ces vieux débris du catholicisme, réfugié dans un couvent de frères mendiants et qui témoigne à Gilbert toute sa reconnaissance.

» Au couvent de Chillon, le 16 août  
» 1800.

» Je vous remercie avec toute la sensibilité possible, mon aimable et bien

» aimé compatriote, de tout l'intérêt que  
» vous avez la bonté de prendre à ma  
» triste situation. J'accepte avec plaisir et  
» reconnaissance le nouveau secours que  
» vous avez eu le bon cœur de me faire  
» passer et que j'ai déjà reçu, ainsi que  
» la peine que vous voulez bien bien  
» prendre de me recommander aux charités  
» de vos amis. Il y a longtemps que j'aurais  
» écrit en France à quelques personnes  
» bien aimées si je n'avais craint de les  
» compromettre et de les rendre suspectes  
» par une correspondance avec moi,  
» réfractaire exilé. Car l'esprit d'une  
» liberté naissante est si ombrageux, que  
» j'ose à peine donner de mes nouvelles  
» à mes frères, et que je ne le fais jamais  
» qu'en tremblant.  
» Toutes les personnes qui vous ont vu  
» ici, lors de votre passage, ne cessent de  
» me demander de vos nouvelles. Vous



» leur avez inspiré tout l'intérêt possible.  
» C'est que tous les honnêtes gens, et  
» ceux surtout qui se piquent de quelques  
» connaissances, ne cessent de me parler  
» de vous avec le plus vif regret de ne  
» vous avoir pas possédé plus longtemps.  
» Je deviens si vieux et si cacochyme,  
» que je ne vaudrais guère la peine que vous  
» prenez à vous occuper de moi, quand je  
» m'oublie presque moi-même. Mais je  
» me console et me ranime par la satis-  
» faction que j'ai de m'entretenir avec  
» vous, de vos attentions pleines d'hon-  
» nêtetés, de vos aumônes, que vous ac-  
» compagnez de tant de témoignages d'a-  
» mitié et de modestie. Toutes les bontés  
» dont vous m'avez comblé sont bien  
» gravées dans le fond de mon cœur,  
» mais elles ne peuvent me fournir, comme  
» je le voudrais, des expressions pour  
» vous en témoigner ma reconnaissance.



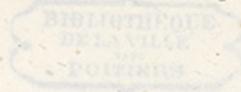
» Le mois de juillet, et les quinze premiers jours d'août, nous ont fait éprouver des chaleurs telles que je n'en avais pas encore senti de pareilles depuis mon exil dans la péninsule. Plus de la moitié de nos religieux a passé par des fièvres de toute espèce qui n'ont pas épargné les trois quarts de la population d'Almaden et de Chillon. Nous nous en sommes défendus, mon confrère et moi, en buvant force eau de vinaigre et en mangeant un peu moins que d'ordinaire. »

« Cette épidémie de fièvres ne sévissait pas seulement sur le couvent et ses alentours ; Gilbert trainait cette maladie, nous le savons, et luttait contre elle avec toute l'énergie qu'il opposa toujours aux difficultés de toute sa vie. Mais le mal devait être plus fort que sa constitution physique enfin épuisée par les privations, sous

un climat brûlant qui n'était pas le sien. La fièvre, tierce pendant plusieurs mois, passa tout à coup à l'état pernicieux, et, neuf jours après, le 21 fructidor an VIII, Gilbert avait cessé de vivre.

C'est dans un pauvre village de la province de Léon qu'il a rendu le dernier soupir, et là sa cendre repose désormais, oubliée, sans honneur, inconnue de tous.

Les corps savants, dont en France il était un des membres les plus éclairés, les plus laborieux, ressentirent vivement sa perte. Longtemps la place qu'il occupait à l'Institut, dans la classe des sciences physiques, resta vacante faute de sujets jugés capables de remplir le vide qui s'était fait, et Tissot d'abord, puis Cuvier, dans la séance publique de l'Institut, le 15 vendémiaire an X, lurent un éloge mérité de leur bon, de leur illustre collègue qui n'était plus là.



Et nous pourtant, dans la ville où il est né, nous vivons insoucieux, ignorants même de cet homme si éminemment utile, et qui ne laisse pas que d'avoir marqué parmi l'élite de son époque. A part quelques personnes actuellement bien âgées qui ont connu Gilbert ; à part encore quelques esprits éclairés et curieux de recherches, rien ici ne conserve la trace de la seule illustration locale que nous ayons eue depuis le protestant Daillé, et la bibliothèque de l'Hôtel-de-Ville ne possède même pas actuellement un seul des ouvrages qu'il a laissés. Cet oubli, cette indifférence n'ont certainement rien qui nous étonne. Le monde est ainsi fait que ce n'est pas la gloire la plus modeste et la plus pure qui rayonne le plus loin et le plus longtemps. On a dit que les contemporains étaient toujours injustes ; mais les compatriotes locaux le sont certaine-

ment plus encore, et si le mérite, sorti, des rangs communs, n'a grandi que de ses propres forces, sans se gonfler d'orgueil, sans s'exalter par lui-même et par les autres, rien ne le préservera de l'oubli plus ou moins absolu qui l'attend au pays natal.

Et que le nom de Gilbert n'en reçoive ici aucune atteinte; l'oubli même, dans un sens, est peut-être le plus grand des biens. Quand une vie utile et pure a été laborieusement consacrée à la science qui doit profiter à tant de monde, qu'importe la mémoire plus ou moins étendue qu'on puisse accorder à votre nom. Que bien plutôt ce nom repose à jamais effacé et par cela même hors de toute atteinte envenimée. Ne suffit-il pas à soi-même d'avoir été digne et bon, d'avoir apporté comme tant d'autres, mieux que tant d'autres peut-être, sa pierre au grand œuvre du

progrès social, et de pouvoir se dire en  
fermant les yeux au monde : J'ai fait  
beaucoup pour lui, je suis heureux, et  
qu'il m'oublie.

FIN.

---

Châtellerault.—Imp. D.-P. Collet-Drouin.

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA VILLE  
DE  
POITIERS.

